

LES CONGRÈS D'AVRIL 1905 A ALGER

ET LA

VISITE DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

La deuxième quinzaine d'avril 1905 marquera dans les annales de la science algérienne : trois congrès, trois expositions, la visite du Ministre de l'Instruction publique accompagné de ses principaux collaborateurs, les réceptions, les bals, les banquets, les fêtes, les conférences se succédant sans interruption, mirent pendant dix jours l'Alger intellectuel en effervescence.

Le Congrès international des Orientalistes réunissant cinq cents membres venus de tous les points du globe, était d'une organisation compliquée ; les organisateurs ne disposaient pas, comme ceux du Congrès des Sociétés Savantes, de cadres éprouvés depuis longtemps. La libéralité des Délégations Financières avait mis à la disposition de la Commission nommée par M. le Gouverneur Général pour préparer le Congrès, les moyens indispensables d'action ; mais l'honneur du succès revient avant tout à son Président, M. René Basset, dont la grande autorité, jointe à une activité incessante et à des relations scientifiques universelles, ont seules permis de mener à bien une entreprise aussi considérable ; grâce au Directeur de l'École supérieure des Lettres, le Congrès a été véritablement la fête de l'École, qui célébrait justement à cette occasion son vingt-cinquième anniversaire.

Toutes les Écoles, du reste, participaient à la solennité et chacune d'elles s'était fait représenter à la fois au Congrès des

Orientalistes et à celui des Sociétés Savantes. Ce dernier Congrès, présidé par M. Héron de Villefosse, l'illustre archéologue, siégeait à côté du premier : la science française et la science étrangère étaient réunies dans le palais de la rue d'Isly, donnant ainsi l'image de cette solidarité scientifique qui ne connaît pas de nationalités.

La *Revue Africaine*, dont M. Héron de Villefosse, dans un magistral discours que nous reproduisons plus loin, a proclamé, avec sa grande autorité, « qu'elle reste à la tête du mouvement scientifique algérien », la *Revue Africaine* a tenu à consacrer à ces belles manifestations un fascicule entier et nos adhérents trouveront dans le présent numéro des comptes-rendus des Congrès et des expositions scientifiques ; nous avons cru devoir y ajouter quelques pages sur les Écoles supérieures d'Alger et sur les Sociétés Savantes algériennes : les unes et les autres furent en effet les artisans de ces solennités et c'est sur elles qu'en rejaillit tout l'honneur.

Le 18 avril au soir, une réception intime réunissait à l'Hôtel Excelsior tous les Congressistes Orientalistes, dont la plupart avaient débarqué dans la journée ; M. René Basset, assisté des membres de la Commission d'organisation, recevait nos hôtes et leur adressait nos souhaits de bienvenue.

Le 19 avril, à 9 h. 1/2 du matin, dans le hall du Palais Consulaire, M. le Gouverneur Général présidait l'ouverture solennelle du Congrès international des Orientalistes et ouvrait la séance par le discours suivant :

Messieurs,

En présidant à l'ouverture de cette solennité scientifique, j'ai tout d'abord le devoir, et je m'en acquitte avec le plus grand plaisir, de remercier le Congrès des Orientalistes d'avoir choisi Alger comme lieu de réunion pour cette année.

Après les grandes capitales de l'Europe, après Florence, Leyde, Stockholm, Genève et Hambourg, vous avez voulu faire votre tour du monde, et vous avez eu la bonne pensée de le commencer par cette ville et de franchir ici la porte qui donne accès à l'Orient.

J'aperçois dans votre choix plus d'un motif de satisfaction et de fierté pour nous. Vous avez d'abord voulu honorer ainsi la France qui, des premières, a ouvert le monde musulman à l'Europe, par la conquête et par l'étude à la fois. Vous avez voulu venir voir ce que nous avons fait de ce

pays, naguère refuge de pillards, déchiré par de perpétuelles dissensions intestines et qui, maintenant, vous accueille, moins brillamment que nous l'aurions voulu, mais avec toute la cordialité et toute la déférence qui s'adressent à des savants, à des hôtes, à tous ceux que le poète a appelés « les amis inconnus ».

Vous trouverez ici, au lieu de la ville arabe que vous aviez peut-être imaginée, une cité toute française, un peu trop européenne au goût des artistes, mais qui témoigne de l'entrain et du labeur d'un peuple jeune, vigoureux, confiant dans ses destinées.

Alger résume dans ses divers aspects l'histoire de notre domination en Algérie ; ses bastions et ses forteresses représentent le passé ; le présent, c'est cet admirable port où se confondent dans une activité incessante les produits du Tell et du Sahara avec ceux de la France et de l'Europe. Alger vous rappelle les longs efforts de la conquête, trente ans de guerre contre un peuple vaillant et farouche, puis la lutte contre la nature, les recherches et les tentatives innombrables de la colonisation, les échecs et les victoires finales de nos agriculteurs aujourd'hui bénéficiaires de récoltes surabondantes et maîtres définitifs de cette terre qui nourrissait péniblement jadis une population trois fois moins nombreuse.

Luttes magnifiques, messieurs, mais rudes et âpres ! et l'on pouvait craindre qu'au contact des difficultés sans cesse renaissantes, notre race ne perdît certaines délicatesses intellectuelles, le souci de la haute culture qui distinguent les grandes nations et les sociétés anciennes. J'espère que votre rapide passage à travers l'Algérie vous laissera convaincus du contraire et que vous voudrez bien reconnaître que les préoccupations matérielles n'ont pas étouffé chez les français d'Algérie l'amour de la science et de l'art.

Mais vous le saviez déjà, messieurs ; vous connaissiez déjà par leurs écrits les savants qui ont l'honneur de vous accueillir aujourd'hui, vous n'ignoriez pas que vous trouveriez ici, à l'École des Lettres d'Alger, que dirige un homme d'un grand esprit et d'un grand cœur, un foyer de pensée française, un centre très actif d'études arabes et de recherches de toute nature intéressant notre vaste domaine de l'Afrique du Nord. C'est ici que viennent s'amasser, s'ordonner et s'épurer les trésors d'observations que nos officiers, nos explorateurs, nos missionnaires scientifiques ont réunis et recueillent encore de tous côtés depuis la Méditerranée jusqu'au Sénégal et au Tchad.

Cependant, ces trésors appartiennent à tous ; la science ne connaît pas les frontières. Vous tous, par des travaux dont s'enorgueillit l'humanité, vous nous avez rendu avec usure ce que vous nous devez ; vous avez répandu à travers le monde, dans de lumineux ouvrages, les résultats de nos investigations.

Vos travaux, messieurs, ne sont pas seulement le plaisir supérieur de quelques intelligences d'élite, elles ont aussi leur très haute et très proche utilité. Les études les plus désintéressées ont parfois de singulières applications pratiques. L'archéologie romaine a, dans certains cas, guidé l'agriculture en Algérie. A plus forte raison, des recherches comme les vôtres, qui visent l'homme, l'homme d'hier et l'homme présent, sont-elles pleines de leçons pour le politique, pour l'administrateur, pour le colon

même. La science orientaliste, en nous éclairant sur les mœurs, les traditions, les lois et la filiation des peuples musulmans, nous est d'un précieux concours pour l'examen des problèmes délicats que les différences de race et de religion soulèvent.

Ce voyage sera certainement pour vous l'occasion de remarques nouvelles, de rapprochements curieux et utiles entre les hommes de ce pays et ceux du passé et ceux des contrées qui sont comparables à la nôtre.

Appelé à jouer ici le rôle difficile d'arbitre et de modérateur dans le conflit des intérêts et la manifestation des initiatives et des énergies, je serai heureux de puiser dans vos observations une nouvelle force et une nouvelle autorité pour mener à bien l'œuvre de civilisation et de progrès qui doit profiter à tout le monde. C'est grâce à vous, c'est avec vous que je puis essayer de dégager la formule de conciliation qui doit animer et diriger le gouvernement de ce pays. Une improvisation hâtive a été généralement la source des fautes et des difficultés administratives en Algérie. Les études comparées et les recherches patientes permettent seules de distinguer et de fondre les intérêts, et de tendre à l'harmonie des âmes en conciliant la pensée de l'Europe avec les sentiments et les habitudes des populations africaines.

Voilà pourquoi j'avais le devoir de me rendre au milieu de vous, de vous saluer et de vous remercier comme des collaborateurs éminents entre tous.

L'Algérie espère vous intéresser et vous séduire ; elle a les défauts mais aussi toutes les qualités brillantes de la jeunesse. Elle mérite en même temps que votre indulgence, votre sympathie pour l'héroïsme de ses soldats, le prodigieux labeur de ses colons, son persévérant et généreux effort en vue de rapprocher dans une même pensée de travail et d'amour, les éléments si variés de sa population.

Messieurs, je souhaite ardemment que votre court séjour parmi nous conquière l'Algérie de nouveaux amis et que vous nous reveniez souvent pour méditer, nous apporter vos encouragements et vos conseils, et contribuer au mouvement intellectuel qui se dessine chaque jour davantage de ce côté de la Méditerranée, et dont l'Europe entière doit se réjouir, car il est l'expression la plus haute et la plus noble de son idéal et de son génie !

M. le Gouverneur Général prie ensuite l'assemblée de vouloir bien élire le président du Congrès.

M. de Goeje, le vénérable professeur de l'Université de Leyde, doyen des arabisants étrangers présents, propose la candidature de M. René Basset, directeur de l'École des Lettres d'Alger, qui est acclamé président.

M. Basset remercie de l'honneur qui lui est fait et promet qu'il s'emploiera de toutes ses forces à faciliter la tâche des congressistes.

Je suis vivement ému, dit-il, du grand honneur que vous venez de me faire en me décernant la présidence du XIV^e Congrès des Orientalistes.

Mais je craindrais d'être accusé de présomption si j'attribuais à mon seul mérite cette désignation si flatteuse. Je ne doute pas qu'en choisissant le directeur de l'École des Lettres pour présider vos travaux, vous n'ayiez voulu reconnaître les efforts de cette École pour arriver à créer sur la terre d'Afrique un centre d'études scientifiques.

Tout à l'heure, M. le Gouverneur Général vient de rappeler, mieux que je n'aurais pu le faire et avec une autorité qu'on ne saurait taxer de partialité, ces efforts et les résultats qui les ont couronnés.

Le champ de nos recherches est vaste, et les travailleurs peu nombreux quoiqu'ils s'accroissent chaque jour. Leur zèle s'attache à toutes les branches de la science et ne se confine pas exclusivement dans le domaine de l'Afrique mineure, domaine si éminemment français. C'est pourquoi Alger méritait d'être le siège d'un Congrès international des Orientalistes, au même titre que les villes qui l'ont précédé. C'est ce que vous avez compris à Hambourg et aujourd'hui c'est ce qui a déterminé votre décision.

Aussi, au nom de l'École des Lettres, qui représente ici la science française ; au nom de tous ceux qui, en Algérie, se sont associés à elle, je vous remercie encore une fois de l'honneur que vous leur faites en ma personne et dont nous espérons, mes collaborateurs et moi, nous montrer dignes.

M. Basset propose ensuite de constituer le bureau du Congrès des membres de la commission d'organisation, qui se sont consacrés à l'organisation du Congrès avec le plus grand dévouement. En conséquence, sont nommés :

Vice-présidents : MM. Mesplé, professeur à l'École des lettres ; Luciani, conseiller de gouvernement ; Bou Kandoura, muphti d'Alger.

Secrétaire général : M. Edmond Doutté, professeur à l'École des lettres.

Secrétaires-adjoints : MM. Yver, professeur à l'École des lettres ; Chambige, chef du Cabinet de M. le Secrétaire général du Gouvernement ; Marçais, directeur de la Médersa d'Alger ; Cherchali, attaché à la direction des Affaires indigènes ; Gaudfroy-Demonbynes, secrétaire de l'École des Langues orientales vivantes ; de Calassanti-Motyliniski, directeur de la Médersa de Constantine.

Trésorier : M. David, conseiller de gouvernement, chef du Secrétariat particulier de M. le Gouverneur général ; Trésorier-adjoint, M. Etori, directeur du Matériel au Gouvernement général de l'Algérie.

D'autre part, M. le Gouverneur général avait déjà désigné comme commissaires du gouvernement : M. le commandant Lacroix, commissaire général ; M. l'officier-interprète Mirante, commissaire-adjoint.

De tous les pays, sont arrivés des télégrammes saluant l'ouverture des travaux du Congrès des Orientalistes en particulier de M. Loubet, Président de la République, de S. M. le roi de Suède, de la maison royale de Danemark. On décide que des télégrammes de remerciements seront adressés de la part du Congrès au Président de la République, à S. M. Oscar II, roi de Suède, à l'archiduc Rainer d'Autriche.

Tour à tour, les délégués étrangers prennent la parole, soit au nom des gouvernements qu'ils représentent, soit au nom des Sociétés savantes qui les ont investis de mandats.

Ils disent tous la joie qu'ils éprouvent à se trouver réunis dans notre colonie, terre française, berceau, en quelque sorte, de la science des orientalistes, et ils remercient la France, généreuse et belle, de sa cordiale hospitalité. C'est en des termes inspirés de cette même pensée de confraternité qu'ont pris successivement la parole :

MM. Barbier de Meynard (Institut de France), de Tischendorf (gouvernement impérial allemand) ; Forget (gouvernement royal de Belgique) ; Müller (gouvernement impérial autrichien) ; Tang Tsai Tou (gouvernement impérial chinois) ; Budde (État prussien) ; Cheikh Sultan Mohammed (gouvernement égyptien) ; de Goeje (Hollande) ; comte Pullé (Italie) ; Pelliot (gouvernement de l'Indo-Chine française) ; Mirza Abdul Hussein Khan (gouvernement impérial persan) ; docteur Flensburg (gouvernement royal suédois) ; Huart (délégué du Ministère des affaires étrangères français) ; docteur Buhl (Danemark), etc., délégués officiels des gouvernements. Prennent ensuite la parole :

MM. Cagnat (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) ; Lyall (Asiatic Society of Bengall) ; di Gregorio (Academia peloritana, Messine) ; Berthollet (Université de Bâle) ; comte Pullé (Université de Bologne) ; Abbé Nau (Institut catholique de Paris) ; Bou Kandoura, muphti hanéfite d'Alger, dont le discours est traduit et résumé, en une allocution vibrante par M. Mirante, officier-interprète.

Le discours de ce dernier est salué par un morceau de musique arabe exécuté par la musique du 1^{er} zouaves. Les délégués semblent prendre un plaisir très vif à entendre la reconstitution faite par MM. Rouanet et Yafil des airs les plus connus du monde musulman.

Un certain nombre de congressistes font hommage au Congrès d'ouvrages spéciaux dont l'étude sera poursuivie dans les différentes sections, et à 11 h. 1/2 M. le Gouverneur Général lève la séance.

A 2 heures de l'après-midi les membres du Congrès des Sociétés savantes se réunissaient à l'amphithéâtre de l'École de Médecine et procédaient à l'ouverture du congrès.

M. Héron de Villefosse, membre de l'Institut, président de la section d'archéologie du comité des travaux historiques et scientifiques, conservateur au musée du Louvre, présidait cette séance comme représentant officiel du ministère de l'Instruction publique. MM. de St-Arroman et de Barre l'assistaient comme secrétaires.

Dans son discours d'ouverture des travaux du Congrès, M. Héron de Villefosse s'est plu à saluer tout d'abord ceux qui avaient appris à aimer l'Algérie, qui conservaient au fond du cœur l'espérance de la revoir, qui ne pouvaient manquer de saisir une occasion aussi favorable à leur désir; il a remercié ensuite ceux qui, n'ayant pas eu encore la bonne fortune d'admirer ce pays, sont venus si nombreux à Alger pour apporter le témoignage de leur estime et de leur reconnaissance aux hommes distingués qui travaillaient ici à faire aimer la science, à augmenter le prestige et la renommée de la mère-patrie, et sont comme l'avant-garde de la science.

M. Héron de Villefosse a donné ensuite un aperçu du programme des travaux du Congrès.

En examinant tant de questions attachantes, dit-il, nous en découvrons plus facilement la solution et vous gagnerez à votre cause de nouveaux adeptes. Nous avons le ferme désir de faire aboutir nos recherches qui se lient au progrès de la civilisation. Mettons-nous donc à l'œuvre avec une entière confiance, avec une pleine liberté d'esprit, avec cette passion de la vérité dont nous sommes tous animés. Lorsque notre

tâche sera accomplie, chacun de nous éprouvera la satisfaction d'avoir utilement travaillé pour la grandeur de la France et sa glorieuse renommée.

Le soir de cette même journée, les membres du Congrès des Sociétés savantes et du Congrès international des Orientalistes réunis étaient les hôtes du Conseil municipal d'Alger. M. Jouve, premier adjoint, remplaçant le maire d'Alger, a adressé ses souhaits de bienvenue aux invités :

Ici, Messieurs, a-t-il dit, vous ne trouverez que des travailleurs. La population que nous avons l'honneur de représenter est vaillante et active ; elle doit, dans un pays encore en formation, dans un pays où la première loi est de vivre, profiter simplement de vos admirables découvertes, s'efforcer de les mettre en pratique et d'en tirer tout le parti possible.

Et cependant la lutte pour la vie, si âpre soit-elle, ne l'absorbe pas au point de lui faire dédaigner l'étude de la science dans ce qu'elle peut avoir d'abstrait. Nos concitoyens sont avides de s'instruire, et dans cette cité où, en 1830, il suffisait de savoir lire pour être qualifié de savant, nos écoles primaires, incessamment agrandies et augmentées, ne cessent de regorger d'élèves.

Notre Lycée tient un rang des plus honorables et des plus enviés parmi les Lycées de la Métropole, et vous avez pu constater aujourd'hui même que nos Écoles supérieures, que nous espérons bientôt voir ériger en Université, ne sont pas indignes de la capitale de l'Afrique du Nord. Vous connaissez les savants qui sont à leur tête et, s'il est de notre devoir de leur rendre un hommage bien mérité, nous ne saurions oublier l'homme éminent qui, depuis près d'un quart de siècle, préside aux destinées de l'enseignement algérien, l'habile administrateur que nous vénérons, M. Jeanmaire, recteur d'Académie.

Vos travaux terminés, vous voudrez certainement, Messieurs, parcourir cet inoubliable pays, Agronomes, géologues, naturalistes, archéologues pourront y faire d'abondantes moissons. D'Alger à El-Goléa, de la Tunisie au Maroc qui sera le prolongement de l'Algérie comme celle-ci est le prolongement de la France, vous saurez faire après tous vos devanciers de nouvelles découvertes.

De la basilique de Tébessa jusqu'aux minarets de Tlemcen, les civilisations disparues renaîtront à vos yeux et le pittoresque de la Kabylie vous fera souvenir des Alpes et des Pyrénées.

Après ces paroles, saluées d'unanimes applaudissements, M. Jouve rend hommage à la science, maîtresse du monde, et, s'étant excusé de ne pas offrir aux congressistes une réception plus somptueuse, termine en ces termes :

Nous voulons être des hôtes affectueux, empressés, aimants, nous efforcer de vous rendre aussi agréables que possible les quelques heures que, pour nous les consacrer, vous voudrez bien ravir à vos travaux.

Nous en sommes certains, vous apprécierez bien vite ce beau pays d'Algérie, si généreux, si attrayant et si charmeur, qu'on ne peut l'oublier quand on l'a parcouru.

Vous laisserez un peu de votre cœur au milieu de cette population qui, par le travail et pour la France, a su créer ici une France nouvelle à laquelle nous sommes heureux d'appartenir.

C'est au nom de cette population que je vous adresse nos souhaits de cordiale bienvenue et que je lève mon verre en votre honneur.

Au nom du Congrès des Orientalistes, M. Barbier de Meynard, et au nom du Congrès des Sociétés Savantes, M. Héron de Villefosse, répondent en remerciant la ville d'Alger de sa réception toute cordiale.

Le 20 avril au soir avait lieu au Palais Consulaire une grande conférence de M. Rouanet sur la musique arabe; le 22 avril, à 5 h. 1/2, dans la salle des mariages de l'Hôtel-de-Ville, les congressistes ont entendu une autre conférence de M. Brunache, administrateur de commune mixte, bien connu par son exploration de l'Afrique centrale, sur « le pèlerinage à la Mecque ». Ces deux conférences, dont on trouvera plus loin le compte rendu rédigé par notre collaborateur spécial, étaient faites sous les auspices de la Société de Géographie d'Alger.

Le soir du même jour, la Municipalité offrait, au Théâtre, un bal en l'honneur des deux Congrès.

Le dimanche de Pâques, une grande fantasia a été courue, au Champ-de-Manœuvres, en présence d'innombrables assistants.

Le 25 avril, un banquet réunissait les membres du Congrès des Orientalistes dans les salons de l'Hôtel Excelsior.

Plus de deux cents convives assistaient au repas, qui était présidé par M. René Basset, directeur de l'École des Lettres, ayant autour de lui, à la table d'honneur, MM. le commandant Drogue, représentant le Gouverneur Général; Jouve, 1^{er} adjoint au maire d'Alger, représentant le Maire; de Goeje, professeur à l'Université de Leyde, délégué officiel du gouvernement hollandais; commandant Lacroix, chef du service des Affaires indigènes, commissaire général du Gouvernement; Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur au Minis-

tère de l'Instruction publique ; Héron de Villefosse, président du Congrès des Sociétés Savantes ; de Saint-Arroman, chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique ; Barbier de Meynard, administrateur de l'École des Langues orientales vivantes ; Jourdan, président du Tribunal de commerce d'Alger.

Au champagne, M. René Basset a pris la parole en ces termes :

A la veille de nous séparer et de clore un Congrès dont vous emporterez avec vous, j'espère, un bon souvenir, c'est un devoir pour moi de remercier ceux par l'appui desquels le Congrès a pu être organisé et mené à bonne fin.

C'est d'abord M. le Gouverneur Général de l'Algérie, dont l'absence motivée par des devoirs impérieux, est regrettée de nous tous, et qui, outre son aide matérielle, n'a cessé d'encourager et de favoriser le Congrès placé sous son haut patronage. Le chef de la maison militaire de M. Jonnart voudra bien lui transmettre nos remerciements et nos regrets.

C'est aussi M. le Ministre de l'Instruction publique qui, après nous avoir subventionné, montre, en déléguant pour le représenter d'illustres orientalistes, dont la France s'enorgueillit, tout l'intérêt qu'il porte à nos travaux.

M. le Gouverneur Général de l'Afrique occidentale a affirmé, par le concours qu'il nous a donné, les liens étroits qui réunissent l'Algérie à nos possessions du Sénégal et du Niger, aussi bien au point de vue scientifique qu'au point de vue politique.

Je dois mes remerciements en particulier à M. le Président des Délégations financières. C'est grâce aux subsides votés par cette assemblée que nous pourrions publier les actes du Congrès. Il restera donc de ce dernier autre chose que le souvenir de huit jours passés trop vite, et le Congrès d'Alger aura sa place marquée et durable dans les annales de l'orientalisme.

Enfin, qu'il me soit permis de rendre grâce à M. le Maire d'Alger pour l'accueil cordial qu'il a fait à nos congressistes. Si ceux-ci emportent de la terre d'Afrique le bon souvenir dont je parlais tout à l'heure, il sera dû au moins autant à cet accueil de notre ville qu'à son ciel qui s'est montré clément.

Je vous prie donc, Mesdames et Messieurs, de lever vos verres avec le mien en l'honneur de M. le Gouverneur Général de l'Algérie, de M. le Ministre de l'Instruction publique, de M. le Gouverneur Général de l'Afrique occidentale, de M. le Président des Délégations financières et de M. le Maire de la ville d'Alger.

M. Mesplé, au nom du comité d'organisation, prend ensuite la parole :

Mesdames, Messieurs,

Je ne m'attendais pas à l'honneur d'avoir à vous remercier au nom du Comité d'organisation du Congrès.

Mais, pour être imprévue, la mission n'en est pas moins agréable.

Je suis sûr, en exprimant mes sentiments, d'être l'interprète de notre éminent président et de tous nos collègues.

Nous avons été profondément heureux de voir se rendre à notre appel l'élite de la science française et étrangère.

Plus de cinq cents congressistes se sont fait inscrire ; la plupart des gouvernements étrangers ont bien voulu envoyer à Alger des délégués officiels, et les savants orientalistes les plus distingués au point de vue de la linguistique, de la sociologie, de l'histoire, de l'archéologie et de l'art ont fait, dans le palais des Écoles supérieures — qui en conserveront un éclat durable — les plus brillantes communications.

Alger, déjà célèbre par la douceur de son climat, le pittoresque de sa vieille ville, le charme de ses environs et ses souvenirs historiques, vient d'être, grâce à vous, mesdames et messieurs, sacrée capitale de l'Afrique Mineure.

Au nom du comité, je lève mon verre en l'honneur des savants français et étrangers qui ont apporté leur précieux concours au XIV^e Congrès international des Orientalistes.

M. Bayet, directeur de l'enseignement supérieur, apporte, au nom du Ministre de l'Instruction publique, ses remerciements aux orientalistes qui, sur cette terre d'Algérie, se sont livrés aux travaux les plus intéressants. Ils ont pu étudier ici sur place les arts musulmans, toutes leurs richesses, et ils seront convaincus, comme il l'est lui-même, de la nécessité d'une renaissance de l'art arabe.

« Je suis heureux, a-t-il dit, de saluer ici les savants qui représentent, je ne dis pas des nations étrangères, mais des nations amies — cette phrase a été couverte par d'unanimes applaudissements — je souhaite aussi qu'ils puissent se convaincre de l'action féconde et civilisatrice que la France est fière d'exercer sur ce noble pays.

Un grand nombre de toast portés par MM. Barbier de Meynard, Héron de Villefosse et par les délégués étrangers se succèdent ensuite, et M. le Dr Munzel, délégué du Haut-Sénat de Hambourg, remet alors à M. Basset la coupe symbolique en or, jadis offerte par S. M. Oscar II de Suède au Congrès, que le président du Congrès de Hambourg a gardée

jusqu'à aujourd'hui et que le président du Congrès d'Alger gardera à son tour jusqu'à la prochaine réunion des Orientalistes.

Le même jour à 2 h. 1/2 de l'après-midi, débarquait à Alger, M. Bienvenu-Martin, Ministre de l'Instruction publique, qui venait pour présider la clôture des deux Congrès et qui, le soir même, assistait au bal donné aux Congressistes par M. le Gouverneur Général.

Le lendemain, à midi, a eu lieu au Palais d'Été, un déjeuner intime de 55 couverts donné par M. le Gouverneur Général en l'honneur du Ministre de l'Instruction publique, des membres des bureaux de chaque Congrès et de tous les délégués étrangers.

A la fin du repas, le Gouverneur a porté la santé du Président de la République, dont le séjour en Algérie a laissé un souvenir ineffaçable et qui a tracé alors à l'administration algérienne un programme de paix laborieuse qu'elle s'efforce de réaliser depuis lors.

Il a remercié le Ministre de l'Instruction publique d'avoir bien voulu venir présider à ces solennités scientifiques : sa présence parmi nous lui a permis de constater les progrès réalisés dans la colonie et « vos précieux conseils nous aideront, dit-il, à en réaliser de nouveaux. »

Le Gouverneur Général salue les membres des Congrès qui sont venus en si grand nombre de France et des pays étrangers visiter cette terre française que nous avons deux fois conquise, par la vaillance de nos soldats et le labeur de nos colons. Ils ont dû reconnaître que les préoccupations matérielles n'avaient pas étouffé en Algérie l'amour du beau et du bien, et que les français d'ici avaient le souci de participer au mouvement intellectuel et en même temps de rapprocher d'eux les vaincus, d'améliorer leur condition économique et morale. Ils pourront dire que l'Algérie est maintenant une grande personne qui a une physionomie arrêtée bien à elle, et qui fait honneur à la France dont elle est issue.

Le Ministre, dans sa réponse, dit qu'il a trouvé dans Alger une Athènes africaine ; il fait le plus vif éloge du Gouverneur Général qui a mis au service de notre chère colonie sa rare intelligence et tout son cœur : sa mission est déjà féconde en

résultats et elle sera sûrement longue, car il ne tient qu'à M. Jonnart lui-même de la prolonger.

Accompagné de M. Jonnart, de M. Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur; du commandant Drogue et des attachés de son cabinet, M. le Ministre s'est rendu à 3 h. 1/2 en voiture, escorté par un peloton de spahis, aux Écoles supérieures.

M. Bienvenu-Martin a été reçu au haut du grand perron par M. Jeanmaire, recteur de l'Académie d'Alger, entouré des directeurs des écoles, MM. Basset, Dujarrier, Thévenet, Curtillet, de professeurs et d'une délégation d'étudiants, composée de MM. Gorski, Hugon, Perrier et Gourgeot. M. le Recteur a présenté au Ministre individuellement chacun des professeurs.

En s'adressant aux étudiants, qui s'étaient excusés de ne pas être venus plus nombreux en raison des vacances, M. Bienvenu-Martin les a vivement remerciés de leur démarche et les a assurés de la sollicitude du gouvernement pour la jeunesse studieuse des écoles.

Puis, sous la conduite de M. Jeanmaire, le Ministre a visité en détail toutes les salles des Écoles supérieures, les laboratoires de physique, de chimie, l'amphithéâtre de médecine, la bibliothèque, etc. Partout, il a exprimé sa satisfaction. Il a en particulier admiré les collections de fossiles que lui a présentées M. Ficheur.

Avant de quitter les écoles, M. le Ministre a donné un jour de congé aux étudiants.

C'est à la Ligue de l'Enseignement que le Ministre s'est ensuite rendu.

M. Serpaggi, président du Conseil d'administration de la Ligue, entouré des membres du Conseil, a reçu M. Bienvenu-Martin, auquel il a souhaité la bienvenue, et il a présenté Mme Sans, directrice, ainsi que les professeurs. Une visite des salles et des dépendances a suivi et, à 5 h. 1/2, M. le Ministre se retirait, non sans avoir félicité les membres du Conseil et les professeurs de leur intelligente initiative et des services qu'ils rendent à l'État pour l'Enseignement des jeunes filles.

Enfin, M. Bienvenu-Martin a terminé son après-midi bien

employée par une visite de la mosquée de la Pêcherie, dont le mufti Bou Kandoura lui a fait les honneurs.

Le 26 avril a eu lieu la séance solennelle de clôture des deux Congrès, à 2 heures, dans le hall du Palais Consulaire. M. Bienvenu-Martin, Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes, présidait, ayant à ses côtés M. le Gouverneur Général; MM. Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur, Héron de Villefosse, président du Congrès des Sociétés savantes, et René Basset, président du Congrès international des Orientalistes.

Dès l'ouverture de la séance, M. le Ministre donne la parole à M. Héron de Villefosse qui prononce le discours suivant :

Monsieur le Ministre,
Messieurs,

Au nom du Comité des Travaux historiques, au nom des Sociétés savantes de France dont les délégués nous entourent, je salue l'Algérie et son Gouverneur général, je salue les représentants des grands établissements publics et des associations privées dont les efforts sans cesse renouvelés ont contribué à répandre dans ce pays l'amour de la science et le goût des recherches : je salue la cité qui nous accueille avec tant d'empressement et de cordialité.

En 1899, j'avais le grand honneur de présider à Toulouse le premier Congrès des Sociétés savantes tenu en dehors de la Sorbonne. En me réjouissant de l'innovation heureuse qui devait nous permettre de parcourir la France, d'en mieux connaître les richesses, de stimuler le zèle et l'activité de nos associations régionales, je me permettais d'exprimer un vœu, celui de voir bientôt le Congrès des Sociétés savantes élargissant encore le champ de ses recherches, franchissant la mer et se transportant en Afrique. Il me semblait qu'une contrée si riche en souvenirs de l'antiquité, qui depuis plus d'un demi-siècle offre à l'activité de nos savants un terrain d'études d'une fécondité extraordinaire, méritait de recevoir notre visite, et que nous devions un témoignage particulier de notre sympathie à ce coin si vivant de la patrie. Le vœu que je formulais, il y a six ans, est exaucé. Mon premier devoir est d'adresser aujourd'hui à M. le Ministre de l'Instruction publique l'expression de notre respectueuse reconnaissance; en le faisant, je suis certain d'être l'interprète de tous ceux qui assistent à ce Congrès.

Plusieurs de nos confrères viennent ici pour la première fois. Ce n'est pas seulement poussés par une curiosité légitime qu'ils ont entrepris ce grand voyage, il leur tardait d'éprouver le sentiment de fier et de joie qui nous étreint tous en mettant le pied sur cette terre africaine, devenue par l'héroïsme de nos soldats et de nos colons une terre si profondé-

ment française. Ils voulaient s'associer aussi à la manifestation scientifique à laquelle ils étaient conviés; tous se réjouissent d'une occasion si favorable à l'expression des sentiments qui les animent.

Si depuis cinquante ans la connaissance des antiquités romaines a pris chez nous un développement particulier, si l'histoire de notre Gaule elle-même et celle du monde romain tout entier ont pu être étudiés avec plus de profit, c'est grâce aux grandes découvertes faites en Afrique et aux travaux qu'elles ont provoqués. Parmi les sciences qui sont représentées à ce Congrès l'archéologie antique tient assurément la plus grande place, c'est elle qui a contracté envers ce pays la dette la plus importante. Hâtons-nous de dire qu'elle en a payé les intérêts avec un noble empressement et que les publications des archéologues ont contribué d'une façon particulière à faire connaître, à faire aimer l'Algérie, à y attirer les curieux, les étrangers et les savants.

Vous me pardonnerez donc de vous en entretenir un instant.

« Nous ne sommes pas les premiers qui soient venus des contrées du Nord s'établir en Afrique; nous avons eu, sur cette terre, des prédécesseurs illustres qui l'ont conquise comme nous l'avons fait et qui l'ont gouvernée avec gloire pendant plus de cinq siècles. Ils y ont rencontré à peu près les mêmes difficultés que nous; il leur a fallu vaincre les mêmes résistances de la nature, qui n'était pas alors plus clémente qu'aujourd'hui; les mêmes oppositions de races guerrières qui occupaient le sol et ne voulaient le partager avec personnes. Comment y sont-ils parvenus? Par quels miracles de courage, de patience, d'habileté ont-ils fait de ce pays aride une des provinces les plus riches de leur empire et du monde? De quels procédés se sont-ils servis pour implanter leur civilisation au milieu de ces peuples barbares, et l'y rendre si florissante que l'Afrique a fini par produire en abondance des écrivains latins et qu'à un moment elle a paru plus romaine que l'Italie même et que Rome. Tout cela il nous importait de le savoir; nous ne pouvions donc pas négliger les leçons et les exemples que le passé pouvait nous fournir. »

C'est ce qu'écrivait, il y a dix ans, un maître éminent qui mieux que personne, sait rendre l'archéologie aimable en la dépouillant de son appareil un peu rude. Vous avez reconnu M. Gaston Boissier. Lorsque vous visiterez Timgad ou Carthage emportez avec vous les *Promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie*; vous serez heureux de voyager avec un compagnon aussi agréable, avec un guide aussi charmant et aussi fidèle.

L'enquête dont M. Boissier a tiré tant de pages exquises, qui a fourni à son esprit sagace mille occasions de nous instruire, est commencée depuis près de trois quarts de siècle, depuis le jour où, comme le dit l'inscription de Sidi-Ferruch, l'armée française est venue rendre la liberté aux mers et donner l'Algérie à la France.

L'exploration scientifique débuta avec la conquête. A mesure que nos soldats avançaient dans l'intérieur, des ruines nombreuses s'offraient à leurs yeux, des sculptures et des inscriptions de tout genre éveillaient leur curiosité. Certains d'entre eux les dessinaient et les copiaient à la hâte entre deux alertes; les plus avisés essayaient de les interpréter,

mais il fallait sans cesse repartir, abandonner le crayon pour reprendre le fusil, il fallait avant tout se défendre et pénétrer plus avant. Plus d'un de ces premiers carnets, malgré la hâte avec laquelle ils ont été rédigés, a fourni de précieuses indications qu'on ne saurait retrouver ailleurs.

Vers la fin de l'année 1839 le Gouvernement institua une commission scientifique destinée à faire connaître les richesses de l'Algérie. Malheureusement elle commença ses travaux à un moment où les hostilités avec Abd-el-Kader ne laissaient guère d'autre champ à ses investigations que quelques parties du littoral ; pendant les opérations militaires il était impossible de s'écarter des sentiers ouverts par nos colonnes, il fallait se borner à glaner sur les traces de l'armée. La période active de cette commission fut close en 1842, alors que les succès du maréchal Bugeaud rouvraient le pays à tous les genres de recherches. Le chef d'escadron d'artillerie Delamarre, dont le nom demeure attaché aux premières explorations de Lambèse et de la province de Constantine, l'ingénieur Fournel et l'architecte Ravoisié furent les meilleurs ouvriers de ces premières recherches officielles.

C'est vers la même époque qu'on a expédié à Paris quelques monuments destinés à former au Musée du Louvre le fonds de la galerie algérienne qui est devenue aujourd'hui la salle des antiquités du Nord de l'Afrique. Un arrêté du duc de Dalmatie décide presque en même temps que l'arc de triomphe de Djemila sera transporté en France pour être rebâti sur une des places de la capitale ! pensée discutable qui, du reste, ne fut pas mise à exécution. On était encore dans la période un peu confuse des tâtonnements et des essais ; la pacification n'était pas complètement assurée ; des soucis de tout genre préoccupaient l'autorité militaire. On comprenait cependant en haut lieu que l'Algérie ne devait pas être dépouillée de toutes ses richesses et qu'il fallait en organiser la mise en valeur pour en assurer le respect. On introduisit dans les actes de concession une clause destinée à sauvegarder les droits de l'État sur les objets découverts ; on créa un fonctionnaire chargé de veiller sur les monuments historiques. Charles Texier, connu par ses explorations en Asie Mineure, reçut cette importante mission. D'autres soins absorbaient son temps ; la Révolution de 1848 ne tarda pas d'ailleurs à le rendre à ses travaux de prédilection.

En 1850 Léon Renier débarque en Algérie. Il y vient avec une mission du Gouvernement pour rechercher les inscriptions latines, en particulier pour étudier le camp de la III^e légion à Lambèse et les nombreux textes qui s'y trouvent. Accompagné du commandant Delamarre il parcourt l'Algérie à deux reprises. Il centralise les trouvailles, vérifie les textes déjà publiés, en recueille de nouveaux, les explique et les commente. A tous ceux qui travaillent isolément et sans profit il apporte une direction et une méthode. De tous côtés lui arrivent des collaborateurs ; l'armée lui fournit les meilleurs et les plus actifs parce qu'elle parcourt sans cesse le pays et qu'elle pénètre la première sur les points encore inexplorés. Officiers, soldats, fonctionnaires, propriétaires ou industriels, que la vue et l'amour des monuments ont rendu archéologues, rivalisent de zèle pour l'aider dans sa grande entreprise. Bientôt paraît le *Recueil des Inscriptions latines de l'Algérie*, accueilli avec d'autant plus de faveur

qu'il offre aux travailleurs et aux curieux les transcriptions de 4,500 textes inédits.

La mission de Renier eut immédiatement une conséquence des plus heureuses. Dès 1852 l'un de ses meilleurs auxiliaires, le colonel du génie Creuly, secondé par un jeune professeur d'arabe, Auguste Cherbonneau, fonda à Constantine la première société archéologique de la colonie. Elle est restée la première aussi par l'importance et la valeur de ses travaux. Ses membres rivalisent d'ardeur pour faire connaître tout ce qui sort de terre dans la riche province dont elle devient le centre intellectuel. Cherbonneau, le commandant Payen, l'inspecteur des domaines Poulle y publient leurs plus intéressants mémoires, le docteur Judas y tente l'interprétation des textes puniques, Victor Reboud y signale l'ensemble des inscriptions lybiques. Les années n'ont pas ralenti son activité ; elle sert toujours la science. Sous la présidence de M. Ernest Mercier, l'historien de l'Afrique septentrionale, la Société archéologique de Constantine continue dignement la tâche laborieuse qu'elle s'est assignée.

Alger ne devait pas rester en arrière. Là aussi des hommes de bonne volonté éprouvaient le besoin de se grouper et de s'unir. En 1856, à l'instigation du maréchal Randon, la *Société historique algérienne* était fondée. Berbrugger, qui venait d'accomplir une importante mission dans le Sahara et de recevoir le titre d'inspecteur général des monuments historiques et des musées archéologiques de l'Algérie, en prend la direction. La même année paraît la *Revue africaine* ; son premier article est signé d'un nom qui nous est cher, celui de Charles Tissot, alors jeune attaché à la légation de France à Tunis. Les découvertes de Cherchell y sont signalées ; elles n'étaient que le prélude de nombreuses trouvailles d'un intérêt puissant pour l'histoire de l'art antique, dont la source n'est pas encore tarie. Mac Carthy, Letourneux, Féraud, Hanoteau, Ch. de Vignerat et tant d'autres secondaient le zèle de Berbrugger. Depuis plusieurs années la *Revue africaine* a fait à l'histoire moderne, et en particulier à celle de l'Algérie, une place considérable ; elle demeure à la tête du mouvement scientifique algérien.

L'Académie d'Hippone et la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran ne tardèrent pas à soutenir ces premiers efforts, en marchant sur les traces de leurs sœurs aînées. Entre temps le musée d'Alger et celui de Philippeville s'organisent ; à Constantine, le génie encastre dans les murs de la Casbah les plus belles inscriptions ; à Cherchell, on réunit tant bien que mal, sous un abri provisoire, les statues qui sortent de terre ; d'autres musées s'installent en plein air, dans les promenades publiques ou à l'ombre des monuments romains, en attendant des locaux plus sûrs et mieux appropriés.

Toutes ces fondations étaient les résultats du mouvement produit par les voyages et les travaux de Léon Renier. Malheureusement, des devoirs impérieux et des occupations trop nombreuses l'absorbaient à Paris ; il lui fut impossible de reprendre le chemin de l'Algérie. Il continuait pourtant à réunir les matériaux destinés au supplément de son recueil épigraphique. Un moment on put croire qu'il allait compléter son œuvre ; mais la guerre survint, elle anéantit cette espérance. Après nos malheurs, il refusa de collaborer au *Corpus inscriptionum latinarum* ; le volume

qui lui avait été réservé dans l'élaboration de ce grand travail fut confié à d'autres mains.

Dans le département de Constantine s'élève un village qui porte aujourd'hui le nom de Renier. Cet hommage était dû au plus célèbre de nos explorateurs algériens, à celui qui fut en France le maître de l'épigraphie latine et le fondateur de son enseignement. Ce sont les antiquités africaines qui lui ont fourni ses plus pénétrantes observations. Dans le souvenir de ses disciples, de ses admirateurs et de tous ceux qui l'ont connu, Léon Renier est resté comme un type de droiture, de désintéressement et d'extrême bienveillance. Il a été le conseil et le guide des savants qui ont tenté d'accroître en Algérie ou en France le trésor de l'Antiquité. Un demi-siècle a passé sur son œuvre ; elle ne peut être oubliée. Vous tous, Messieurs, qui l'avez si brillamment continuée et développée, vous avez suivi la route ouverte à votre activité par le père de l'archéologie africaine.

Après les événements de 1870, une insurrection violente bouleversa l'Algérie. Lorsque le calme eut succédé à la tempête, une ère de prospérité s'ouvrit pour nos études. La création rapide de nouveaux villages en territoire civil, sur des points occupés précédemment par les Romains, la facilité des communications devenue de plus en plus grande, l'appui que les pouvoirs publics prêtaient aux recherches contribuèrent à favoriser cet élan scientifique. Les Algériens, tous ceux que les hasards de leur carrière civile ou militaire avait fixés dans ce pays, mirent leur honneur à signaler et à respecter les souvenirs des civilisations disparues. Une génération nouvelle de savants, formée par les travaux et par l'expérience de leurs devanciers, se présenta pour faire fructifier l'héritage de Léon Renier. Les uns avaient suivi au Collège de France les leçons du maître, d'autres arrivaient de l'École normale, de l'École des langues orientales vivantes ou de nos écoles françaises d'Athènes et de Rome. Mieux armés que leurs prédécesseurs pour tirer parti des documents découverts, ils en démontrèrent l'importance avec une force nouvelle. L'activité devint si grande, les découvertes se multiplièrent avec une telle rapidité qu'il est bien difficile de retracer aujourd'hui les phases de ce grand mouvement sans risquer de paraître injuste ou d'être inexact.

L'événement scientifique, qui imprima la plus rigoureuse impulsion à ces généreux efforts, fut l'apparition du Corpus latin. Presque au lendemain de la guerre, un jeune professeur, envoyé par l'Académie de Berlin, parcourait l'Algérie et la Tunisie afin de préparer le volume réservé aux inscriptions d'Afrique. Ses explorations durèrent quatre années ; le docteur Wilmanns mourut prématurément à Bade en 1878 avant d'avoir achevé le recueil qui lui avait coûté tant de soins. Mommsen termina sa tâche ; le nouveau répertoire d'épigraphie africaine, riche de plus de 11,000 textes, vit le jour en 1881. Continué par notre confrère, M. René Cagnat, par Johannes Schmidt que la mort est venue frapper avant l'heure et par M. Hermann Dessau, ce grand travail ne sera entièrement terminé que le jour où la terre aura cessé de nous rendre tout ce qu'elle nous réserve encore. Dès maintenant les inscriptions classées dépassent 23,000 et le nombre en augmente chaque jour. Aucune province de

l'empire romain ne nous a laissé une telle abondance de souvenirs ; l'Afrique est la terre classique de l'épigraphie latine. Ce n'est pas seulement le nombre de ces documents qu'il faut admirer, c'est aussi la variété qu'ils présentent ; ils intéressent aussi bien l'histoire générale, la géographie, la religion, l'histoire militaire, le droit, l'administration des provinces que la vie municipale, le commerce ou la vie privée des Romains. C'est une grande satisfaction pour nous de constater que presque tous ont été découverts par des Français. On devine les services qu'un instrument de travail de cette nature a pu rendre ; on comprend quelles furent les conséquences heureuses de l'apparition de ce vaste recueil. Dès lors la science allait pouvoir profiter d'une grande partie des résultats acquis par les fouilles.

Deux fondations, l'École des Lettres d'Alger et la Commission de l'Afrique du Nord, contribuèrent puissamment à étendre le mouvement archéologique et à en diriger les efforts.

Si l'École des Lettres d'Alger existe avec son haut enseignement, si elle a pu exercer une salutaire influence elle le doit à Albert Dumont. Celui qui avait régénéré notre enseignement supérieur a entouré sa naissance de la plus vive sollicitude, il lui portait une affection paternelle. Trois mois avant sa mort il lui en donnait la preuve en venant lui rendre visite. Son savant directeur, M. René Basset, qui en a suivi pour ainsi dire jour par jour le développement, qui a joui de ses succès auxquels il a tant participé lui-même, pourrait mieux que tout autre en parler devant vous et rendre hommage à ses dévoués collaborateurs si passionnément épris de la vérité. Pourquoi ai-je le douloureux devoir de rappeler aujourd'hui ceux qui ne sont plus et qui avaient si efficacement contribué dès la première heure, à établir la réputation de cette institution scientifique ?

Émile Masqueray, son premier directeur, est tombé sur la brèche, après avoir fondé le *Bulletin de correspondance africaine*, aussi important pour les arabisants que pour les amis de l'histoire romaine. Il se multiplia pour servir l'École ; rien de ce qui pouvait l'intéresser ne lui était étranger, il l'aimait, comme il aimait l'Algérie, d'une ardente affection. Les montagnes de l'Aurès l'attirèrent, il y établit le centre de ses recherches ; il en scruta les ruines avec bonheur ; il étudia les races, les coutumes et le langage des tribus qui les peuplaient. Il formait de beaux projets d'avenir quand il fut enlevé d'une manière inattendue ; pendant sa trop courte carrière il a bien servi la science, il nous a laissé d'unanimes regrets.

René de la Blanchère avait fait en Italie sa première éducation archéologique. Un voyage dans la province d'Oran le mit en contact avec l'Afrique. Il n'eut pas de peine à comprendre et à aimer ce pays ; il voulut le servir ; il lui consacra ses forces et son intelligence. A un âge où d'ordinaire on connaît rarement les soucis et les dangers de la responsabilité, il fut placé à la tête des antiquités de la Tunisie. Il entreprenait la description des musées organisés par ses soins lorsqu'une mort prématurée et singulièrement regrettable est venue subitement priver les études africaines d'un de leurs plus actifs initiateurs.

Si l'École des Lettres a éprouvé des pertes cruelles elle a su les

réparer. N'est-ce pas à l'ombre de ses murs que M. Paul Monceaux a commencé ses belles études sur la littérature africaine? Un de ses plus anciens professeurs, M. Victor Waille, s'est fait une spécialité des travaux sur la Maurétanie et se consacre avec une saine persévérance aux antiquités de Cherchel. Depuis de longues années il poursuit dans cette calme cité des fouilles toujours heureuses; sa constance, que le succès encourage, nous promet encore d'agréables surprises. L'École des Lettres possède surtout un travailleur incomparable dont les explorations dans toutes les parties de l'Algérie ont été particulièrement fructueuses, dont la volonté, servie par un vaste savoir archéologique, l'a rendu digne d'accomplir une tâche des plus laborieuses. Sous les auspices du Gouvernement général, M. Gsell a publié sur les *Monuments antiques de l'Algérie* un ouvrage qui marque exactement l'état de nos connaissances actuelles et qui devient le point de départ de toutes les nouvelles recherches. Précieux manuel, dans lequel rien n'est négligé, qui nous fait connaître les monuments indigènes ou puniques aussi bien que les édifices romains, les basiliques chrétiennes, les forteresses byzantines, qui apporte enfin de l'ordre et de la clarté dans la masse énorme et confuse de matériaux accumulés depuis la conquête. C'est le travail d'ensemble le meilleur et le plus considérable dont l'archéologie de l'Algérie ait été encore l'objet.

M. Gsell achève aujourd'hui un *Atlas archéologique*, dont le Gouvernement général lui a confié la rédaction et dont les premières livraisons permettent d'apprécier la haute valeur. Le jour où il a été nommé inspecteur des antiquités de l'Algérie, tous ceux qui prennent quelque souci de nos richesses ont applaudi à un choix si conforme à leurs espérances.

A côté de l'École des Lettres, les Sociétés savantes poursuivirent sans se lasser le but qu'elles s'étaient depuis longtemps proposé. Leurs membres appartenant à toutes les classes de la société, disséminés sur tous les points de l'Algérie, pouvaient exercer sur les fouilles une salutaire influence. Stimulant les bonnes volontés locales, défendant les monuments en péril, inspirant partout le respect du passé, elles contribuèrent efficacement à la protection des antiquités. Le dévouement de ces Sociétés, les services si nombreux qu'elles ont rendus à la cause de l'histoire et de l'archéologie sont de ceux qu'on ne saurait oublier.

Quelques vocations particulières se firent jour; celle de Julien Poinssot fut malheureusement de trop courte durée. Indépendant par caractère et par situation, il joignit à l'honneur d'accomplir d'utiles explorations, le mérite de faire connaître un grand nombre de textes inédits en créant un bulletin des antiquités africaines sous le patronage de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran. Il le dirigea avec le regretté commandant Demaeght, fondateur du musée d'Oran, dont les fouilles heureuses ont apporté à nos travaux de très utiles contributions. C'est dans ce bulletin que parurent les premiers essais de M. Pallu de Lessert, qui se préparait à nous donner plus tard, dans ses *Fastes des provinces africaines*, les biographies des grands fonctionnaires, dépositaires de la puissance romaine en Afrique.

Un souvenir est dû aussi à ce jeune professeur du lycée de Constantine, qui s'élançait plein d'ardeur et d'espérance pour accomplir de fructueuses missions dans le haut Sahara et qu'aucune difficulté ne

semblait devoir arrêter. Paul Blanchet avait fondé l'Association historique de l'Afrique du Nord et en était devenu le secrétaire général lorsqu'il fut enlevé, au Sénégal, par la fièvre jaune au retour d'une périlleuse expédition, organisée et conduite par lui avec un plein succès.

L'établissement du protectorat français ouvrit la Tunisie aux recherches de toute nature. Le premier soin du Gouvernement fut d'instituer au Ministère de l'instruction publique une commission spéciale, rattachée à la section d'archéologie du Comité des Travaux historiques et chargée d'examiner, au point de vue de leur publication, les communications relatives à ce pays. Vous savez combien elles ont été nombreuses ; elles ont porté sur les sujets les plus variés de l'archéologie antique depuis l'époque des Phéniciens jusqu'à celles des Arabes.

Il ne saurait entrer dans ma pensée de retracer devant vous, même à grands traits, l'histoire de l'exploration de la Tunisie ; je ne puis me dispenser pourtant de proclamer qu'elle a été conduite avec autant de clairvoyance que de succès et qu'elle continue à donner de merveilleux résultats. Pour en exposer la marche avec quelque intérêt, il faudrait de longs développements dans lesquels il m'est impossible d'entrer. Les documents exhumés dans la Régence de Tunis ont été mis à la disposition des savants avec une rare libéralité et avec le plus grand empressement ; beaucoup ont déjà pris place dans les grands recueils ; ils y sont classés à côté de ceux qui proviennent de nos fouilles algériennes, formant avec eux un tout homogène qu'on désigne sous le nom d'antiquités africaines. Qui oserait aujourd'hui aborder un sujet relatif à l'histoire des différentes civilisations qui se sont succédé en Afrique sans interroger l'ensemble de ces documents ? Les deux explorations se complètent l'une par l'autre ; elles sont sœurs, mais la Tunisie a été privilégiée. Dès le début, les recherches y ont été dirigées par des hommes expérimentés et soutenues par d'importantes ressources, double avantage dont l'exploration de l'Algérie n'a ressenti que tardivement les bienfaisants effets.

Ernest Renan fut nommé président de la Commission de Tunisie. La raison commandait de renvoyer à l'examen de cette commission tout ce qui concernait l'Algérie, on s'en aperçut bien vite. Dès lors, son domaine fut agrandi et elle reçut un titre plus conforme à son but, celui de Commission de publication des documents archéologiques de l'Afrique du Nord.

Après Renan M. G. Perrot, le délicat historien de l'art antique, en accepta la direction : ses beaux travaux lui donnaient déjà de nombreux droits à notre reconnaissance ; il s'en est acquis de nouveaux. La *Description archéologique de l'Afrique du Nord*, l'*Atlas archéologique de la Tunisie*, la *Bibliothèque d'archéologie africaine* et cette précieuse suite de grands catalogues illustrés qui mettent sous nos yeux les richesses conservées dans nos musées d'Algérie et de Tunisie, parlent assez éloquemment en faveur du but poursuivi par la Commission pour qu'il soit inutile d'insister sur le dévouement de ses membres. Il en est un cependant qui depuis vingt ans lui a consacré toute son énergie, toute sa volonté ; c'est son secrétaire, M. René Cagnat. Par de nombreux et d'excellents travaux

M. Cagnat a contribué plus que personne à mettre en lumière les documents sortis du sol africain. Pendant quatre années, à une époque où il y avait quelque mérite à le faire, il a parcouru la Tunisie ; il en a rapporté des textes précieux. Dans un magnifique ouvrage sur l'armée romaine, dédié à notre armée française d'Algérie et de Tunisie, il a montré le parti qu'un historien de sa valeur pouvait tirer des documents découverts ; il a retracé l'histoire de la III^e légion et celle des troupes auxiliaires chargées sous l'empire romain de garder les provinces africaines. Ce ne sont pas là les seuls services qu'il nous ait rendus. Il s'est attaché à l'Afrique, il l'a aimée comme l'aiment ceux qui la connaissent ; chaque année, il y est revenu pour continuer ses travaux, encourager ceux des autres, inspecter les musées, veiller à leur développement ; il s'est enfin consacré tout entier à l'étude de ses antiquités. Il avait rapporté une moisson si abondante d'inscriptions nouvelles que l'Académie de Berlin l'a associé à ses travaux et nous avons ainsi la grande joie de voir un nom français, le sien, figurer parmi les collaborateurs du Corpus latin. Après avoir recueilli la succession de L. Renier dans sa chaire du Collège de France, il est devenu, comme lui, le véritable maître des études africaines. C'est sous ce double titre que nous aimons à le saluer aujourd'hui.

M. Cagnat a publié une monographie excellente de la ville de Timgad, nom magique qui évoque dans nos esprits le souvenir de Pompéi. Je me rappelle avoir visité Timgad il y a plus de trente ans. Le blé poussait sur l'emplacement de la ville encore cachée sous une épaisse couche de terre. Seul le fort byzantin dominait la plaine ; il fallait se mettre à genoux pour passer sous l'arc de triomphe. Aujourd'hui quel changement prodigieux ! Les rues sont déblayées ; le forum avec les grands édifices qui le bordent et les statues qui le décorent, le marché, le Capitole, le théâtre, les temples, la cité tout entière, ses maisons et leurs dépendances, donnent au visiteur charmé l'illusion de la vie antique. C'est le service des monuments historiques de l'Algérie, dirigé avec tant de talent par M. Albert Ballu, qui a opéré cette transformation. Et nous avons beaucoup d'autres motifs encore pour lui témoigner notre gratitude.

Le Service géographique de l'armée a prêté aussi aux recherches un concours empressé. Si nous connaissons exactement le tracé des voies romaines du Sud, les ruines qu'elles traversent et les moindres vestiges relevés dans les parages lointains où notre colonisation n'a pris qu'une extension restreinte, nous le devons à ces officiers laborieux qui travaillent avec patience à rectifier la carte de l'état-major. Comme leurs aînés, comme leurs camarades des affaires indigènes ou des troupes actives, ils nous communiquent leurs découvertes, ils nous envoient les résultats de leurs observations. A maintes reprises, ils ont pu résoudre sur place plus d'un problème difficile. Le général Berthaut, qui représente ce grand service, sait que nous apprenons chaque jour à estimer davantage leurs travaux et à nous louer de leur précieuse collaboration. Dès les premiers temps de la conquête, à l'époque héroïque de l'exploration algérienne, notre armée s'est passionnée pour l'archéologie, et cette noble passion ne s'est jamais éteinte.

Je ne puis rappeler les nombreux travaux entrepris, patronnés ou encouragés par la Commission de l'Afrique du Nord. Cette énumération

serait d'ailleurs inutile devant un auditoire qui les connaît si bien. Mais j'ai, du moins, l'agréable mission d'exprimer aujourd'hui, en son nom, les sentiments de reconnaissance qu'elle conserve à ses correspondants, à tous ceux qui l'ont secondée dans sa tâche. Parmi les hommes distingués qui lui ont donné des preuves multiples de leur dévouement, il en est un que je me reprocherais de ne pas féliciter avec vous. Il appartient à l'Algérie par ses premiers travaux; la trace de l'ardeur qu'il y a déployée pendant ses belles années de jeunesse s'y retrouve toujours. Je veux parler de M. Paul Gauckler, actuellement directeur du service des antiquités et des arts dans la régence de Tunis. Vous irez en Tunisie, Messieurs, vous admirerez sur place les résultats de ses efforts et de son activité. Vous applaudirez à l'œuvre à laquelle il s'est donné sans réserve et qu'il poursuit avec une vaillance infatigable. Elle vous apparaîtra sous son véritable jour, dans son complet développement, dans toute son utilité pratique. Vous verrez le musée magnifique installé au Bardo; les monuments trouvés sur tous les points du pays y parleront à vos yeux et à vos esprits. Les grands musées de l'Europe envient au musée de Naples une admirable suite de peintures sorties des fouilles de la Campanie; ils envient également aux musées tunisiens une série incomparable de mosaïques, dont aucun d'eux ne parviendra jamais à réunir un pareil ensemble. L'une de ces mosaïques présente une valeur inappréciable, elle nous a fait connaître le portrait de Virgile!

Peut-être aurez-vous le désir de visiter Dougga? N'hésitez pas à succomber à cette tentation. M. Gauckler y fait revivre en ce moment une des plus vieilles cités de l'Afrique, une cité où les souvenirs de la civilisation punique se mêlent à ceux de l'époque romaine. Vous y contemplez le grand théâtre, déblayé jadis par le docteur Carton, le magnifique sanctuaire de la déesse Céleste avec ses colonnades rétablies en place et sa riche épigraphie, le nymphée, le Capitole et le forum. Et vous rendrez un hommage mérité à l'intelligente initiative du savant qui dirige ce travail, à ses collaborateurs, au zèle éclairé qu'ils déploient en commun dans l'accomplissement de leurs fonctions.

Oui, la Tunisie vous espère et vous attend. Avant tout vous voulez voir Carthage dont le grand nom vous attire. Vous n'y retrouverez ni les traces de Didon, ni les souvenirs d'Annibal. Du haut de l'acropole de Byrsa, sur la colline où le roi saint Louis rendit le dernier soupir, vous apercevrez devant vous le promontoire d'Apollon et les hautes montagnes qui encadrent le golfe; à vos pieds les emplacements des ports marchand et militaire, où se réunissaient jadis les grandes flottes de Carthage, vous paraîtront bien petits. Vous jouirez du spectacle enchanteur que la nature vous y réserve et devant l'horizon grandiose vous oublierez un instant le passé pour ne penser qu'au présent. Du côté de la terre le pays est occupé par des jardins et des maisons de campagne; de la ville il ne reste que quelques pans de murs, des citernes et des trous aux endroits où l'on a fait des fouilles. Pendant des siècles Carthage a été exploitée comme une carrière. Là encore, cependant, ont eu lieu de mémorables découvertes: si nous connaissons quelque chose de la topographie de la ville à l'époque romaine, si le voile qui nous a caché pendant si

longtemps la civilisation punique commence à se soulever il faut encore en remercier M. Gauckler.

A côté de lui, le P. Delattre a poursuivi patiemment, depuis de longues années, un travail méthodique d'exploration. A l'endroit même où ils ont été recueillis, les moindres débris antiques conservent comme une saveur particulière. Aussi vous jouirez doublement d'une visite au musée Lavigerie; c'est là que vous verrez et que vous comprendrez le mieux Carthage, en admirant les monuments que le P. Delattre s'est efforcé d'y réunir. A côté des souvenirs des premiers temps chrétiens se trouve un ensemble étonnant de textes puniques, sur le sens et la valeur desquels M. Ph. Berger nous a heureusement édifiés; la grande dédicace du temple d'Astarté et de Tanit en est le morceau capital. Vous y admirerez surtout un groupe de sarcophages en marbre blanc, ornés de peintures, dont le plus beau présente l'image en relief d'une prêtresse carthaginoise, revêtue de ses habits sacerdotaux, entièrement rehaussé d'or et de couleurs encore vives. Le langage, les croyances et les mœurs des Carthaginois vous apparaîtront avec une clarté nouvelle. Heureusement les nécropoles puniques, creusées dans le rocher à plusieurs mètres de profondeur avaient échappé à la fureur des soldats de Scipion; la vieille Carthage qu'on croyait entièrement anéantie sort lentement des profondeurs de la terre.

Ainsi partout où la France a mis le pied sur ce rivage elle a tiré de sa conquête un large profit scientifique. Un tel mouvement de fouilles et de découvertes devait avoir pour notre enseignement supérieur un avantage pratique. L'Afrique du Nord est devenue comme un vaste terrain d'études ouvert à l'ardente curiosité de nos professeurs et de nos savants. Ils y ont acquis une connaissance plus approfondie des monuments, ils ont appris à étudier les textes sur la pierre elle-même, à interroger les ruines, à faire parler les monuments figurés. Après un séjour en Afrique ils ont mieux compris l'antiquité qui leur est apparue avec plus de vérité et de précision. L'examen patient du document indique sûrement à l'historien la voie qu'il doit suivre. M. Diehl avait parcouru l'Afrique avant d'écrire son *Histoire de la domination byzantine*; M. Audollent, après ses missions, nous a donné un livre excellent sur *Carthage à l'époque romaine*; M. Toutain était venu recueillir sur place les éléments de ses recherches concernant le culte du Saturne africain et la colonisation antique; grâce enfin aux voyages de M. l'architecte Saladin nous avons appris à mieux connaître l'art musulman et les mosquées qui en conservent les plus curieux spécimens. Combien d'autres noms faudrait-il citer parmi ceux qui se sont servis avec bonheur des documents africains et dont les ouvrages ont fait avancer la science!

Et si j'osais parler des études arabes devant leurs représentants les plus qualifiés, je devrais encore exprimer toute notre reconnaissance à MM. Basset, Houdas, Douffé, de Motylinski, Gabriel Colin, Gustave Mercier et Marçais, chefs de cette laborieuse phalange, qui s'applique à réunir le trésor des inscriptions musulmanes ou à publier des documents sur l'histoire de la domination antérieure à la nôtre.

Renan a eu bien raison de dire que l'exploration scientifique de l'Algérie serait un des titres de gloire de la France au XIX^e siècle. Elle a été

conduite avec un succès qui est bien notre œuvre et dont la France peut, à bon droit se montrer fière. Elle se complète et s'achève. La plupart des grandes ruines ont maintenant livré leurs secrets, une abondance incroyable de matériaux en est sortie ; ils n'ont qu'un tort, celui d'être un peu trop dispersés. En parcourant nos provinces africaines, en admirant les édifices antiques qui en forment la parure et l'attrait, en visitant les musées organisés par les soins de nos confrères algériens, on peut apprécier plus complètement les efforts accomplis depuis trente ans pour sauvegarder les richesses archéologiques dont se glorifie l'Algérie. Le gouvernement de la République a mis tout en œuvre pour activer l'exploration et la rendre plus féconde ; elle est conduite avec une méthode, avec une sollicitude que vous serez unanimes à reconnaître. Les hommes éminents qui ont été investis tour à tour du Gouvernement général ont compris la grandeur et l'intérêt d'une tâche dont ils ont favorisé l'accomplissement de tout leur pouvoir. Depuis le soldat, depuis le colon le plus modeste jusqu'aux fonctionnaires de tout rang et aux officiers de tout grade, chacun est venu apporter son concours à ce grand ouvrage. L'humble travailleur qui exhume un monument inédit a droit à notre reconnaissance aussi bien que le savant qui l'explique.

Après des années de labeur il était sans doute permis de jeter un regard en arrière et de contempler un instant le chemin parcouru. La satisfaction intime que procure l'œuvre scientifique vient de l'assurance que l'on a de travailler à une œuvre durable, à une œuvre que toutes les nations éclairées poursuivent par les mêmes méthodes. Celle qui s'accomplit en Algérie revêt maintenant ce caractère de stabilité et de durée. Les hommes qui la continuent aujourd'hui ont quelque droit d'en être fiers ; ils travaillent d'un effort commun au profit de la science et de la civilisation. Empruntant le langage des textes romains on peut dire qu'ils ont bien mérité du pays, ceux-là surtout qui pour se consacrer plus entièrement à la résurrection scientifique, objets de leurs patients efforts, et par conséquent pour mieux servir la France, ont fait de l'Afrique leur seconde patrie.

La parole est ensuite donnée à M. Gsell, professeur à l'École des Lettres, qui, au nom des Écoles supérieures, prononce le discours suivant :

Monsieur le Ministre,
Monsieur le Gouverneur général,
Mesdames, Messieurs,

La réunion à Alger des Congrès des Sociétés savantes et des orientalistes est pour nous un honneur qu'il paraissait présomptueux d'espérer. Après les illustres cités de Toulouse, de Nancy et de Bordeaux, sur lesquelles les lettres et les arts ont jeté et jettent tant d'éclat, après les capitales de la vieille Europe, où toutes les sciences se groupent dans

une ordonnance harmonieuse, œuvre d'une longue suite de siècles, vous avez voulu visiter notre Afrique, qui n'est encore qu'un grand chantier, où travaillent beaucoup plus d'apprentis que de maîtres. Vous êtes venus très nombreux, sans craindre les fatigues d'un long voyage. Nous vous en sommes infiniment reconnaissants.

Ce que l'Algérie peut surtout vous offrir, ce que vous lui demandez sans doute, ce sont les sensations fortes et précises que provoque la vision directe du passé, et que ne donnent ni les plus belles collections d'art ni les ouvrages d'érudition les plus exacts.

A quelques heures d'Alger, vous avez pu voir se dresser le mausolée des rois de Maurétanie, vaste amoncellement de pierres, semblable aux tumulus des Africains primitifs, et que déguise mal un placage d'architecture classique. Près de là, la gracieuse Tipaza vous a montré les débris de ses anciennes églises et ces grands cimetières chrétiens, où, sur les rocs battus des flots, des centaines de tombes mêlent leurs taches grises aux bouquets de lentisques. A Cherchel, vous avez admiré des restes majestueux de thermes et, dans un coin de la petite ville qui remplace aujourd'hui l'Athènes du roi Juba, un véritable entassement de beaux marbres, arrachés à la terre par des fouilles heureuses. Bientôt, dans la province de Constantine, vous pourrez visiter des villes romaines presque entières, avec leurs temples, leurs arcs, leurs places, leurs bains publics et leurs forêts de colonnes, et ces rues, et ces marchés, et ces maisons d'où sort l'écho de la vie d'autrefois,

Ici même, vous avez aimé à vous perdre dans les ruelles tortueuses de la vieille Kasba, que, malheureusement, l'on a pas assez respectées, dans ces ruelles d'un pittoresque charmant, où des formes blanches passent avec lenteur dans une ombre lumineuse, où des pans étroits du ciel bleu découpent les hautes silhouettes et les lignes heurtées des maisons mauresques. Vous êtes entrés dans ces deux grandes mosquées qui élèvent leurs minarets de chaque côté de l'édifice où nous sommes en ce moment réunis et qui sont les monuments les plus précieux de l'Alger d'avant la conquête : l'une, avec ses longues galeries d'une monotonie majestueuse, qui rappellent les plus anciennes mosquées de l'Islam, l'autre, avec sa coupole soutenue par les branches d'une croix, sanctuaire de type byzantin, qui symbolise la prise de possession de la cité berbère par les Turcs, maîtres de Constantinople.

Semper aliquid novi ex Africa, disaient les Latins. Et, de fait, l'originalité de l'Afrique du Nord se marque par des traits fortement accusés, par de brusques contrastes qui laissent à l'esprit des impressions profondes.

Pour le géographe, c'est le pays où les grandes plaines fertiles, les montagnes abruptes, les vastes espaces impropres à la culture s'enchevêtrent dans un désordre qui étonne les yeux accoutumés au bel équilibre des régions de notre France, où le climat a des caprices déconcertants, où l'été chasse subitement l'hiver, où en certains lieux, les oliviers et les palmiers croissent les uns auprès des autres.

Pour l'historien, c'est le pays où l'Orient et l'Occident se sont livrés de terribles batailles, le pays des conquêtes rapides et des empires éphémères, des civilisations raffinées et des barbaries tenaces vivant côte à côte, du travail acharné qui dompte les sols les plus rebelles et des sau-

vages destructions. C'est la patrie de ces écrivains qui se détachent si nettement sur le fond un peu uniforme de la littérature latine et qui forcent l'attention autant par leurs défauts bizarres que par le relief puissant de leur style et l'ardeur de leur enthousiasme. C'est le pays où les voyageurs sont séduits par la bigarrure des costumes, la variété des langues et des mœurs et les changements soudains des paysages.

Et pourtant, malgré ces incohérences et ces disparates, malgré le parfum d'exotisme qu'on se plaît à venir respirer ici, vous savez, Messieurs, que l'Afrique du Nord est une terre classique, que tout l'isole du reste du continent africain, qu'elle est un des anneaux de cette longue chaîne de contrées fortunées qui entourent la mer intérieure, berceau de notre civilisation. Elle est, comme elles, la nourrice de l'olivier et de la vigne. Elle a les larges plateaux et les cimes dentelées de l'Espagne, et, çà et là, des rivages enchanteurs qui paraissent avoir été ravis au golfe de Naples. Elle a la lumière pure et les grandes nuits calmes de l'Égypte.

Les restes du passé que vous êtes venus étudier ici, vous les avez déjà rencontrés ailleurs : ce sont les pages des deux livres de la civilisation antique et de la civilisation musulmane effeuillées et portées en Afrique par le vent de la conquête. Ces sépultures en grosses pierres brutes, ces dolmens qui couvrent les rochers de Bou Nouara, de Roknia et de cent autres lieux, vous les avez vus dans tout l'Ouest de l'Europe et jusqu'en Palestine. Ces cryptes funéraires creusées par les Carthaginois, vous les retrouvez en Phénicie. Les monuments romains de l'Afrique septentrionale offrent bien quelque particularité de construction qui les distinguent parfois de ceux d'Italie, mais il n'est pas nécessaire de vous dire qu'ils se rattachent étroitement à cet art hellénique qui sut s'accomoder aux besoins des maîtres du monde. Les mosaïques africaines dérivent, comme les autres, de l'art alexandrin, et les plus belles statues de Cherchel sont des copies exactes d'œuvres nées dans les ateliers de la Grèce.

Les édifices de l'époque chrétienne sont apparentés aux Églises de l'Égypte et de la Syrie. Le style d'ornementation qui s'est alors implanté en Afrique et que beaucoup de Berbères ont conservé dans leurs sculptures sur bois, s'est répandu à la même époque dans tous les pays méditerranéens et a eu probablement son origine en Orient.

Sous la domination musulmane, les architectes et les décorateurs qui ont travaillé à Tlemcen se sont sans doute inspirés de modèles andalous. Plus tard encore, les humbles artisans, les femmes d'intérieur dont les mains habiles ont fabriqué ces armes, ces cuivres, ces tapis, et surtout ces belles broderies d'Alger, d'un style à la fois si large et si souple, surent apprécier les ouvrages orientaux et y puiser des leçons ; ils ne dédaignèrent pas non plus les enseignements des arts industriels de l'Italie et de la France chrétiennes.

Ces relations séculaires et multipliées entre l'Afrique et les autres contrées de la Méditerranée intéresseront vivement les historiens. Ceux qui aiment les belles choses, sans se soucier de savoir comment elles ont été faites, et qui ne demandent aux œuvres d'art que des satisfactions esthétiques, seront peut-être plus difficiles. Après avoir accordé grâce à quelques-unes de ces statues de marbre, répliques d'originaux grecs

aujourd'hui perdus, à ces élégantes dentelles de plâtre qui revêtent de leurs réseaux ténus les parois des sanctuaires de Tlemcen, à certaines de ces broderies dont je vous parlais à l'instant, ils nous diront qu'ils font bon marché du reste, amas de documents archéologiques, ouvrages exécutés par des praticiens de second ordre, par des copistes pressés et médiocres, et qu'ils donneraient volontiers tout cela pour un marbre taillé par le ciseau d'un maître grec, pour un de ces tapis persans d'une idéale harmonie de couleurs. Je n'oserais pas trop contredire ces délicats.

Cependant, je voudrais vous rappeler ce qu'un de nos savants les plus illustres disait, il y a quelques années, dans une séance d'un de vos Congrès. Il vous montrait que dans l'Afrique du Nord, l'étude du passé n'est pas toujours une simple curiosité d'archéologue et qu'elle peut offrir de précieuses leçons aux hommes d'aujourd'hui. Tirer des vestiges qui s'étalent du sol ou que des fouilles font sortir de terre des témoignages précis de la prospérité de l'Afrique romaine ; déterminer les emplacements que les anciens ont choisis pour élever leurs fermes, leurs villages, leurs villes, en tenant compte des conditions d'hygiène et des convenances de l'exploitation du sol ; rechercher ce qu'ils ont fait pour l'aménagement des eaux (question vitale en ce pays) ; étudier la répartition des diverses régions agricoles et les différentes cultures à cette époque, les moyens mis en œuvre pour la fabrication du vin et de l'huile ; recueillir les restes les plus intéressants de ces vieilles industries algériennes, y chercher des modèles et des règles de conduite pour ranimer chez les populations indigènes le goût des choses d'art et leur rouvrir des sources de profits appréciables ; tout cela n'est point vaine érudition. Vous ne l'ignorez pas, Messieurs, et, loin de vous rendre inattentifs au présent, le vif intérêt que vous portez à l'histoire de l'ancienne Afrique, la connaissance exacte que vous avez de son passé vous ont permis de mesurer la grandeur de la tâche accomplie ici par la France depuis trois quarts de siècle et d'escompter les magnifiques promesses de l'avenir.

Après nous avoir quitté, vous garderez bien des souvenirs dans votre mémoire.

Vous reverrez par la pensée ces paysages dont la beauté vous aura émus : Alger étincelant comme une perle, dans la couronne d'éternelle verdure qui festonne au-dessus de cette baie d'une sérénité voluptueuse ; et les montagnes fauves, aux lignes sculpturales de lions couchés, qui entourent Constantine et l'immense forêt de palmes qui scintille dans l'air vibrant du Sud, au débouché des gorges d'El-Kantara.

Les grandes scènes de l'histoire de notre Afrique vous apparaîtront avec plus de force quand vous songerez aux lieux où elles se sont déroulées : Sophonisbe, symbole de Carthage expirante, recevant dans le palais de Cirtha le fatal présent de noces de son nouvel époux ; la paix romaine transformant les plaines de la Numidie en d'immenses champs de blé, faisant monter les vignobles le long des coteaux, alignant les vastes plantations d'oliviers, élevant à sa gloire ces arcs de triomphe dont les silhouettes délabrées ont encore si grand air ; Sidi Okba, le conquérant impétueux du Maghreb, surpris et tué près de la palmeraie qui garde son

tombeau : Charles-Quint vieilli, s'éloignant tête baissée et sous la rafale des murs d'Alger devant lesquels la fortune commença à le trahir.

Mais nous souhaitons que vous emportiez de votre voyage d'autres souvenirs encore. Rentrés dans vos vieilles villes, où les voix du passé vous parlent en amies, où tant de lieux vous rappellent vos douleurs et vos joies, près de ces écoles où s'est écoulée votre enfance, près de ces cimetières où vos morts dorment auprès des nôtres, vous vous direz peut-être que ceux qui ont quitté tout cela pour se faire ici un nouveau foyer, au prix de mille fatigues, qui se sont penchés sur cette terre presque morte et qui, par leur labeur obstiné, l'ont rendue à la vie, qui ont renoué les liens par lesquels l'Afrique fut jadis attachée si fortement au monde latin, qui ont associé à leurs travaux les vaincus d'hier et qui n'ignorent pas qu'on ne fonde rien de durable que sur la bonté, vous vous direz que ceux-là méritent un peu de votre affection.

Enfin, vous qui aimez la science et savez ce qu'elle peut pour l'éducation morale des peuples, vous suivrez peut-être avec quelque sympathie les efforts de vos confrères africains. Eux aussi apportent leur pierre à cette grande œuvre de l'édification d'une nouvelle France.

M. le Ministre de l'Instruction Publique prend ensuite la parole et prononce le discours suivant :

Messieurs,

Je n'avais garde d'oublier la tradition qui réserve au ministre de l'Instruction Publique l'honneur de présider votre séance générale ; le choix que vous aviez fait de cette ville comme siège de votre Congrès, fournit en effet, au représentant du gouvernement de la République, l'occasion vraiment unique de manifester sa sollicitude pour les Sociétés qui vous ont délégués, et d'apporter en même temps à nos frères d'Algérie le salut affectueux de la mère-patrie.

Tout vous conviait à vous réunir sur cette terre d'Afrique : les restes imposants du monde antique qui vous offrent tant de sujets d'étude, les souvenirs héroïques de notre propre histoire, le fortifiant spectacle de l'activité déployée par notre race pour féconder le pays qu'elle a conquis et y faire régner, à l'abri d'institutions libérales, la paix et la prospérité.

Et puis, Alger n'est pas seulement la cité pittoresque, aux charmes captivants, elle est devenue un grand centre universitaire, un brillant foyer de vie intellectuelle, et, si l'objet de vos congrès est d'instituer entre les savants de tout ordre, des plus illustres aux plus modestes, une solidarité étroite qui ne laisse aucun effort inutile, n'était-il pas juste que les savants de France, qui sont les aînés, vinssent apporter à leurs jeunes émules leurs encouragements et s'associer à leurs recherches ? D'un côté de la Méditerranée comme de l'autre, c'est toujours la science française que vous honorez.

Le Congrès de 1905 marquera dans vos annales par l'intérêt et la riche variété de ses travaux.

Vous avez, comme il convenait, fait une large part aux sujets intéressant l'Algérie, soit qu'algériens vous-mêmes, vous ayez voulu faire à vos hôtes les honneurs de votre propre domaine, soit que, venus de France, vous ayez désiré payer le tribut de l'hospitalité en contribuant à l'étude du pays qui vous reçoit.

Au surplus, vous y étiez invités par les ressources que ces contrées si attachantes en leurs aspects divers offraient à vos investigations. Pour un Congrès de Sociétés savantes, l'Algérie est comme une terre promise. Nulle part, dans vos réunions futures, vous ne retrouverez autant de matériaux réunis à pied d'œuvre. Je devine avec quelle joie avide votre curiosité s'en est emparée, les a réunis et classés pour les présenter en reconstitutions lumineuses.

Dans votre section d'archéologie, vous avez fouillé les sépultures carthaginoises et romaines, étudié le commerce de la Maurétanie avec Massilia, fait revivre le théâtre de Carthage, la maison romaine avec ses habitants, les monuments de l'art musulman. De ces choses mortes, vous avez fait sortir la vie.

Le présent de l'Algérie, si plein de promesses, ne vous a pas moins sollicités que son passé si riche en souvenirs. Quel merveilleux chantier d'étude pour qui veut saisir les points de contact et les zones d'influence des civilisations superposées que cette partie du monde si vieille et si jeune, où tant de races se sont succédées, qui, après des périodes de prospérité puissante, a traversé les sommeils inertes et les longues décadences pour renaître sous l'influence du génie français.

Votre section des sciences économiques et sociales a su associer aux recherches locales ou particulières les généralisations qui embrassent un horizon plus étendu. En étudiant le régime de la propriété du sol en Algérie et en Tunisie, les essais de colonisation militaire, le rôle des Italiens en Tunisie, d'une part, et de l'autre les institutions de l'empire britannique, les réformes à apporter au code civil et aux lois protectrices de l'enfance, les logements à bon marché, les expériences comparées de la France et de l'étranger, en matière de prévoyance, vous avez collaboré à la solution de ces problèmes sociaux qui, dans une organisation démocratique comme la nôtre, s'imposent plus qu'ailleurs à la sollicitude des citoyens comme des pouvoirs publics.

Vos sections des sciences et de géographie historique et descriptive ont eu, elles aussi, leur large part dans l'œuvre collective du Congrès, œuvre remarquable qui atteste une fois de plus la fécondité des recherches libres et du travail désintéressé !

Les Écoles supérieures d'Alger ont été le siège du Congrès ; leurs professeurs en ont été des membres actifs. C'est là pour elles comme une consécration des efforts accomplis depuis que la loi de 1879 les a organisées. Elles sont, elles doivent rester un foyer de haute culture. Mais elles doivent aussi s'adapter de plus en plus au pays où elles vivent et pousser dans le sol algérien des racines vigoureuses. Il faut que l'enseignement supérieur ait ici sa physionomie propre, qu'il collabore à tout ce qui s'y fait dans l'intérêt de la grandeur et de la prospérité du pays. A des titres divers, toutes les écoles peuvent y contribuer. Ses professeurs l'ont déjà compris et leurs travaux ont éclairé d'une vive lumière

l'histoire, la géographie, la géologie, la flore de l'Algérie. Je tiens à leur dire combien le ministre de l'instruction publique sera heureux de les voir marcher de plus en plus activement dans cette voie.

Par une fortune singulière et dont je tiens à me féliciter, la ville d'Alger, qui acclamait ces jours derniers la venue d'un souverain, ami de la France, recevait en même temps un grand nombre de savants étrangers qu'appelait ici le Congrès International des Orientalistes. Je suis heureux de remercier, au nom du gouvernement de la République, les nations qui s'y sont fait représenter par des délégués dont le nom et les travaux font autorité : l'Angleterre, la Russie, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, la Hollande, la Suisse, les États-Unis, l'Égypte, la Perse, la Chine. La liste des communications qui ont été faites au Congrès prouve combien son activité a été heureuse et variée.

Vous me permettrez d'ajouter que la réunion de ce Congrès à Alger, la présidence confiée à M. Basset, le savant directeur de l'École des lettres, sont des faits dont je tiens à noter la signification. Ils indiquent que l'École des lettres est et doit devenir de plus en plus un centre d'études arabes, qu'il s'agisse de l'histoire de la civilisation, de la littérature, des langues de l'Afrique du Nord. Elle doit aussi, et à ce même point de vue, se préoccuper du présent et de l'avenir autant que du passé. Elle ne peut mieux payer sa dette envers l'Algérie qu'en formant à la connaissance pratique de l'arabe ceux qui, dans des situations diverses, auront à développer les ressources de ce pays, à faire comprendre aux indigènes les avantages de notre civilisation.

Pour la première fois, le Congrès des Orientalistes a organisé une section d'art musulman. C'est une initiative dont je tiens à le louer. Cette section a tenu ses séances à la Médersa où, grâce à la protection éclairée de M. le Gouverneur Général, s'est ouverte une exposition d'art musulman. En quelques semaines, M. Gsell a su y grouper des œuvres nombreuses et d'un grand intérêt. Le savant professeur de l'École des lettres d'Alger, qui a si largement contribué à faire connaître l'Afrique romaine, a ainsi montré que l'étude de l'art antique ne doit pas faire négliger celle de l'art musulman. En Algérie, d'ailleurs, l'archéologie n'est pas uniquement la science du passé ; elle peut être, dans une certaine mesure, la conseillère du présent.

Rétrouver les traces des cités, des exploitations agricoles, des villas antiques, constater ce que Rome avait fait dans ce pays, c'est nous rappeler ce qu'on y peut faire et quel doit y être notre rôle ; mais, d'autre part, recueillir, étudier les œuvres si originales, d'un goût souvent si exquis, de l'art musulman, c'est encourager ceux qui croient avec raison que cet art n'est point épuisé, qu'il y a lieu d'en provoquer le renouveau, que les tapis, les broderies, les faïences, les bijoux peuvent redevenir ici un titre de gloire artistique en même temps qu'une des formes de l'activité industrielle. Là où on commence à s'en occuper, dans les écoles, l'ardeur avec laquelle les élèves s'y appliquent prouve que les traditions de la race ne sont point perdues, et, à Alger même, il me serait facile de citer d'heureuses et intelligentes initiatives.

Messieurs, cette partie du monde a subi bien des vicissitudes. Les travaux du Congrès vous ont conduits à travers les phases changeantes

des sociétés disparues jusqu'à l'état présent de l'Algérie ; ils vous ont initiés aux efforts persévérants que la France fait à son tour depuis plus d'un demi-siècle pour mettre en valeur les admirables richesses naturelles qu'elle renferme, pour répandre le bien-être matériel et moral parmi ses habitants. Certes, il y a dans l'histoire des recommencements, mais notre œuvre trouve dans l'esprit d'humanité qui la guide, dans notre souci de l'amélioration sociale, dans notre conception supérieure de notre mission civilisatrice, enfin dans les progrès indéfinis de la science, des garanties de pérennité qui ont manqué aux brillants conquérants de l'antiquité et du moyen-âge.

Que de chemin déjà parcouru dans la voie que nous nous sommes tracée ! Des villes en plein essor, la production du sol accrue, les communications multipliées, la sécurité garantie, la protection et l'assistance assurées aux indigènes, sans parler de l'instruction dont nous leur faisons connaître les bienfaits et qui leur permettra, sans rien sacrifier de leurs croyances et de leurs coutumes, de s'approprier tout ce qui dans notre civilisation est capable de rendre leur vie plus facile et plus heureuse.

Et, comme ministre de l'instruction publique, il m'est particulièrement agréable de signaler les progrès si rapides et si remarquables réalisés à ce dernier point de vue : près de 30,000 élèves indigènes fréquentent déjà nos écoles. M. Bayet, l'éminent directeur de l'enseignement supérieur, qui vient de visiter les écoles kabyles, a trouvé des classes remplies d'enfants attentifs et montrant par l'intelligence de leurs réponses qu'ils avaient su s'assimiler les leçons du maître. Ces élèves ne seront pas des déclassés ; attachés à leurs montagnes, ils les feront profiter des connaissances pratiques qui leur ont été données ; grâce à l'influence de l'école, l'exploitation du sol est partout en progrès : les cultures anciennes s'améliorent, des cultures nouvelles apparaissent. La part qui revient dans ces progrès aux instituteurs et au distingué recteur de l'Académie, M. Jeanmaire, qui les inspire et les dirige, est considérable, et je suis heureux de les en féliciter publiquement.

Ce rapide coup d'œil jeté sur le présent montre que, si l'œuvre entreprise est immense, les résultats acquis autorisent toutes les espérances ; ils témoignent de la vaillance de nos colons, de l'activité féconde des conseils locaux, du labeur incessant et de l'initiative de ses gouverneurs et en particulier de l'éminent gouverneur général actuel, qui préside aux destinées de notre grande colonie méditerranéenne avec tant d'autorité ; c'est un vieil ami de l'Algérie ; il en connaît les besoins et il met à la servir toutes les qualités d'un rare esprit et d'un cœur épris de justice.

M. de Saint-Arroman donne ensuite lecture d'un abondant palmarès : le Ministre a comblé l'Algérie, car il n'a pas été délivré moins de 250 décorations, dont la presque totalité a été attribuée à des Algériens et à des Tunisiens. Ajoutons à ce propos que deux ou trois jours après, une pluie de rubans, rosettes, cravates de l'ordre du Nichan-Iftikhar s'abattait sur nos heureux concitoyens.

Le soir du même jour, à 7 heures, à l'Hôtel-de-Ville, la Municipalité d'Alger offrait un banquet à M. le Ministre de l'Instruction publique, à M. le Gouverneur Général, aux autorités, aux notabilités algériennes et aux congressistes.

Pendant tout le dîner, l'orchestre municipal, sous la direction de M. Warnots, s'est fait entendre, et, au champagne, M. Altairac, maire, s'est levé et a prononcé le discours suivant :

Monsieur le Ministre,
Messieurs,

M. le Gouverneur Général, présidant récemment la commission des services postaux, disait, avec cette éloquence qui lui est propre, que chacun de nous, en voyant poindre à l'horizon le courrier de France, avait le sentiment de voir quelque chose de sacré comme si, tel un dieu familier, il portait dans ses flancs le génie même de la nation.

Ce sentiment, la population d'Alger l'éprouvait, il y a deux ans, lorsqu'elle se groupait sur nos quais pour suivre des yeux l'arrivée triomphante de la *Jeanne-d'Arc*, amenant au milieu d'elle le chef vénéré de l'État.

Elle l'éprouvait, quand, il y a quelques mois, elle assistait au débarquement de votre prédécesseur resté votre collègue et venant inaugurer cette Médersa, qui sert en ce moment d'harmonieux écrin à d'admirables spécimens de l'art musulman si intelligemment réunis.

C'est avec ce même sentiment, Monsieur le Ministre, qu'elle attendait l'entrée dans notre port du paquebot qui vous portait. Je devrais tout d'abord vous remercier d'être venu parmi nous. Je n'y manquerais pas si je ne savais combien vous avez à cœur d'être des nôtres, au moment où, dans cette ville qui semble si bien faite pour le plaisir des yeux, ont lieu les fêtes de l'intelligence et les manifestations de l'esprit et du cœur.

Et si quelque chose nous eût étonné, ç'eût été l'absence, à côté des savants du monde entier, du représentant le plus spécialement autorisé du Gouvernement de la République.

Vous ne pouviez pas vous désintéresser de cette belle affirmation de la pensée humaine.

Et nous devons vous en être d'autant plus reconnaissants que vous n'avez pas craint d'affronter les fatigues d'un voyage et d'une traversée souvent pénibles.

Je me réjouis, Monsieur le Ministre, en voyant Alger recevoir, après d'augustes souverains dont l'amitié nous est précieuse des philanthropes et des penseurs, réunissant ainsi le bien et le beau, l'art de bien dire et la science de bien faire. Je m'en réjouis pour l'Algérie, si longtemps méconnue, où tant d'œuvres intéressantes ont été entreprises et menées à bien, œuvres de civilisation, de prévoyance, de solidarité, d'éducation.

Tout dans ce pays était à créer, à tirer pour ainsi dire du néant.

Si nous n'avons pas encore atteint le but que nous nous sommes proposé, nous pouvons néanmoins être fiers du chemin parcouru.

Le Gouvernement nous a, il est vrai, beaucoup aidé; il n'est pas de sacrifice qu'il ne se soit imposé, pas de faveur qu'il ne nous ait accordée, y compris celle si nécessaire pourtant du peuplement de la colonie, auquel le Parlement, dans un trop grand esprit d'égalité, vient de porter une atteinte qui ne sera, espérons-le, que temporaire.

Vous pardonneriez au Maire, Monsieur le Ministre, de s'être laissé aller à vous entretenir de cette question de la nouvelle loi militaire, question qui n'est peut-être pas à sa place ici.

Mais elle revêt un caractère si important au point de vue de la colonisation, et d'autre part vous avez reçu, si aimablement, dès vos arrivées, les hommages de la municipalité, que je me suis permis de vous exprimer le vœu de nos populations si laborieuses et si patriotes.

Pour vous, Messieurs les Congressistes, je ne saurais trop vous remercier d'être venus. Vous rendez par vos travaux scientifiques, littéraires et historiques, d'éminents services aux générations présentes et futures, et je voudrais qu'en nous quittant vous emportiez l'impression que nous avons tenté de faire dans ce pays quelque chose d'utile et de durable et que nous ne pratiquons pas en Algérie la politique de la porte fermée.

Jamais, au contraire, portes ne furent plus largement ouvertes. Si, comme dans certains pays prétendus moins protectionnistes que le nôtre, on faisait payer un droit de séjour aux étrangers, cet impôt suffirait à lui tout seul à équilibrer le budget algérien.

D'aussi loin que vous soyez venus, Messieurs, vous avez certainement trouvé ici de vos compatriotes. Ils vous ont dit combien cette terre est hospitalière; combien ils y vivent libres sous la protection des lois françaises.

Les étrangers ont été et sont nos collaborateurs, nous ne pouvons l'oublier. Beaucoup d'entre eux, du reste, sont devenus Français, rendant ainsi hommage au bienveillant et chaleureux accueil qui leur a été réservé. En revanche, nous leur devons toute notre sollicitude et nous ne la leur ménageons pas, multipliant pour leurs enfants les moyens de les instruire, les faisant nôtres dans la plus large expression possible.

Il faut, en effet, qu'en entrant dans la vie ils reçoivent notre empreinte, puisqu'à leur majorité ils seront nos égaux en droits et en devoirs.

Quant à nos sujets musulmans, la tâche exige plus de patience, et cela s'explique.

L'européen qui s'expatrie fait volontiers abandon de sa nationalité. Il ne parle plus guère, quand il ne l'oublie pas, sa langue maternelle.

L'indigène, au contraire, est moins vite assimilable. Ancien possesseur du sol, il ne croit, en général, n'avoir rien à apprendre, ni rien à oublier. Ceci au point de vue intellectuel. Quant à sa prospérité, à son bien-être matériel, ils ne sont plus à nier; la meilleure preuve en est dans l'accroissement rapide de sa population.

En terminant, je vous demanderai, Monsieur le Ministre, d'être notre interprète auprès de M. Loubet, notre respecté Président de la République, pour lui exprimer nos respectueux hommages.

Dites-lui bien que son souvenir reste vivant parmi nous et que sa venue tant souhaitée de tous lui a valu la reconnaissance de chacun.

Je lève mon verre en votre honneur, Monsieur le Ministre, en l'honneur de la représentation algérienne que nous sommes fiers de voir, par deux de ses membres, collaborer avec vous à la direction des affaires de l'État.

Je lève mon verre en votre honneur, Monsieur le Gouverneur Général, en l'honneur de vous tous, Messieurs nos Hôtes de quelques jours, heureux que la nature, comme nous, se mette en fête pour vous recevoir, que notre radieux soleil d'avril fasse la mer plus bleue, nos campagnes plus verdoyantes.

Je forme un vœu : c'est que vous emportiez partout avec vous la vision radieuse de cette terre d'Afrique où le génie colonisateur de la France s'est affirmé de si éclatante façon.

M. le Ministre se lève ensuite et s'exprime en ces termes :

Je remercie tout d'abord le Maire d'Alger des paroles qu'il vient de prononcer à l'adresse de M. Loubet. Ces sentiments ne m'étonnent pas, et je les sais sincères, venant d'un représentant autorisé d'une ville où l'on faisait, il y a deux ans, à M. Loubet l'accueil chaleureux que nous n'avons pu oublier.

Il m'était impossible, d'un autre côté, de rester indifférent à une telle manifestation où l'on a vu les savants du monde entier se réunir et se livrer à un pacifique tournoi.

Je suis donc venu ici, et je l'ai fait d'autant plus volontiers que je suis un vieil ami de l'Algérie : plus je la vois, plus je m'attache à elle, et je suis heureux d'être son hôte.

Alger a connu autrefois des jours tristes, et vous me permettrez de les rappeler, car le passé doit nous instruire. Alger, dis-je, a traversé une période mouvementée, et l'Algérie ne nous apparaissait plus alors que comme une terre où l'on voyait poindre la haine et d'où s'élevaient des paroles en opposition avec les principes de la Révolution française.

M. le Maire faisait, tout à l'heure, allusion à ces paquebots qui arrivent de France et qui nous amènent des amis ; mais ces paquebots vous apportent aussi le souffle de la justice et de la solidarité.

Les républicains d'Alger se sont ressaisis : ils ont eu recours à ce procédé infaillible en temps de crise, procédé dont nous avons usé nous-mêmes au Parlement, à l'union de toutes les forces républicaines.

Alger possède aujourd'hui une municipalité digne d'elle ; elle est redevenue ce qu'elle était autrefois, et elle peut continuer ainsi l'œuvre admirable de nos prédécesseurs.

On a fait de grandes choses dans ce pays, il en reste encore beaucoup à accomplir. J'ai été de ceux, à la Chambre, qui ont contribué à doter l'Algérie de l'autonomie financière : on a fait confiance à sa sagesse, on lui a donné crédit et, grâce à cette réforme, des améliorations d'une portée considérable ont pu être réalisées. Cela sera d'autant plus facile

que vous avez à côté de vous un Gouverneur Général qui a cette bonne fortune d'être populaire.

En France, on supporte généralement l'administration, mais on ne l'aime pas. Ici, le haut fonctionnaire qui est au Gouvernement Général est non seulement estimé, mais il est surtout aimé. C'est justice, car, si M. Jonnart connaît beaucoup l'Algérie, je suis sûr qu'il l'aime mieux encore.

Vous avez fait allusion, Monsieur le Maire, à la nouvelle loi militaire qui sera, dites-vous, une lourde charge pour l'Algérie.

Là encore, nous avons voulu vous donner une marque d'estime, nous vous avons traités sur le même pied que les habitants de la métropole et nous ne pouvions faire mieux.

Rien de ce qui intéresse l'Algérie ne nous est indifférent.

En ce qui concerne la continuité des transports sur la Méditerranée, sans laquelle le commerce, l'agriculture, la colonisation sont voués à une impuissance stérile, le gouvernement a étudié un certain nombre de mesures qui produiront, nous n'en doutons pas, de bons effets.

Vous avez aussi à vous occuper ici, dans ce pays, de vignobles, de l'écoulement des vins; vous avez à lutter contre l'abus du sucrage, dont nous avons tous souffert en France aussi bien qu'en Algérie, et le Ministre des finances a pris des mesures qui seront susceptibles de vous donner satisfaction.

Vous avez, du reste, dans le gouvernement actuel, des défenseurs attitrés en la personne de mes chers collègues, MM. Étienne et Thomson, de véritables républicains, qui luttent depuis longtemps et qui sont les disciples les plus intéressés de ce grand républicain à la mémoire duquel on vient d'inaugurer un monument à Bordeaux.

J'emporterai de votre accueil le souvenir le plus reconnaissant.

Je lève mon verre à la ville d'Alger, à cette cité hospitalière que nous admirons tous, et j'ajoute à mon tour mes sentiments de cordiale sympathie pour toutes les nations représentées au Congrès.

Enfin, après le banquet de la Municipalité, le Comité d'Hivernage offrit aux Congressistes une de ces fêtes mauresques dont le programme, très connu des Algériens, n'en fut pas moins apprécié par un grand nombre d'Orientalistes.

Deux Congrès à peine fermés, un autre se rouvrait, le Congrès de la Mutualité Coloniale; bien que son objet soit étranger à nos études d'ordre purement scientifique, comme nous avons voulu présenter ici un tableau complet du mouvement intellectuel algérien pendant cette période mémorable d'avril 1905, un de nos collaborateurs a bien voulu consacrer aux Mutualistes quelques pages qu'on lira plus loin.

Le 29 avril, M. le Ministre de l'Instruction publique, entouré de M. le Gouverneur Général, de M. le Maire et de ses

Adjoints, d'un grand nombre de notabilités et des instituteurs et institutrices d'Alger, groupés autour de leur doyen, M. Dordor, a solennellement inauguré un groupe scolaire situé rue Dupuch. A cette occasion M. Rouyer, adjoint au Maire, professeur au Lycée, a prononcé le discours suivant :

Monsieur le Ministre,

En me chargeant de prendre la parole aujourd'hui, mes collègues m'ont fait un honneur que j'apprécie doublement. Comme représentant de notre cité, je suis heureux de vous exprimer à nouveau les hommages du Conseil municipal et de la population républicaine d'Alger ; comme membre du corps enseignant, il m'est particulièrement agréable de saluer en vous le Grand-Maitre de l'Université à laquelle vous avez déjà donné des marques nombreuses de votre sollicitude active et éclairée.

Laissez-moi tout d'abord vous remercier, Monsieur le Ministre, d'avoir bien voulu consacrer à cette inauguration quelques-uns de vos instants pourtant si rigoureusement comptés ; votre présence ici nous est un nouveau et précieux témoignage de votre bienveillance et nous vous en sommes profondément reconnaissants.

Hier, vous présidiez une réunion plus grandiose, marquant la clôture d'un grand événement scientifique dont l'Algérie entière gardera le souvenir ; nous nous félicitons de cet heureux concours de circonstances, car cette haute manifestation intellectuelle prouve que dans ce pays neuf, encore aux prises avec toutes les difficultés matérielles qui étreignent les colonies naissantes, le souci des conceptions étroitement utilitaires n'a pas absorbé toutes les énergies, et que le goût des recherches spéculatives s'y épanouit avec la puissance et la vigueur qui marquent toutes les productions de notre belle nature.

La cérémonie à laquelle vous avez bien voulu vous rendre aujourd'hui est d'un caractère moins imposant ; pourtant elle prend à nos yeux une importance considérable, et cette simple fête de l'enseignement primaire nous apparaît en quelque sorte comme le complément de la solennité scientifique à laquelle nous venons d'assister.

Qu'importe, en effet, que des savants consacrent leurs efforts à la recherche de la vérité sous tous ses aspects, si les fruits de leur labeur doivent être l'apanage d'une minorité d'élite ; la science n'atteindrait pas son but si elle devait rester éternellement inaccessible à la grande majorité des humains, et ce serait la ravalier què de l'enfermer dans un cercle étroit en la condamnant à n'être que l'instrument du bien-être matériel des uns en même temps qu'un luxe purement intellectuel pour quelques privilégiés.

Il serait certes puéril de penser que tous les hommes peuvent devenir des savants, mais s'il est réservé à quelques-uns d'assurer les conquêtes de la science, il importe que tous soient appelés à jouir largement de ses

bienfaits ; que tous, même les plus humbles, puissent revendiquer le droit de s'intéresser aux éternels problèmes qui sollicitent la curiosité et l'intelligence, en un mot le droit de satisfaire le besoin de savoir qui est le commencement de toute science ; il faut que le peuple soit initié aux principes et aux résultats fondamentaux des méthodes scientifiques, et c'est seulement dans une humanité éclairée que la science atteindra toute son efficacité en tant que facteur du progrès social.

C'est donc l'ignorance qu'il faut combattre et détruire ; et ce sera l'éternelle gloire de notre République d'avoir compris que son premier devoir envers la démocratie était de développer le plus largement possible l'enseignement primaire ; c'est l'honneur de la République, mais c'est aussi la condition essentielle de son existence, car notre gouvernement démocratique n'est possible que si l'éducation du peuple est assez complète pour qu'il possède une conscience précise de ses droits et de ses devoirs sociaux, et qu'il comprenne que le but de la vie est, selon l'heureuse formule d'un philosophe anglais, « d'être un instrument de bonheur pour soi-même et pour ses semblables. »

« Notre vrai raison de défendre l'instruction primaire, dit Renan, c'est qu'un peuple sans instruction est un peuple fanatique, et qu'un peuple fanatique crée toujours un danger à la science ». Il aurait pu ajouter qu'un peuple fanatique crée toujours un danger à la liberté et au progrès social. L'instruction du peuple n'a jamais mis en péril que les régimes absolus ; mais, dans une démocratie comme la nôtre, le meilleur procédé de gouvernement est d'instruire le peuple, de l'habituer à l'exercice de la raison et du libre examen, de lui donner enfin, avec le sentiment de sa force, celui de sa responsabilité.

C'est là une tâche complexe et qui pourtant s'accomplit chaque jour sous nos yeux dans les écoles républicaines, je veux dire dans les écoles laïques, et, si les maîtres qui y répandent l'enseignement ne participent pas personnellement aux retentissantes découvertes scientifiques, ils forment pour l'humanité et pour leur pays des générations d'hommes libres et de citoyens conscients. Cette tâche suffit à honorer ceux qui s'y emploient modestement avec une admirable persévérance ; pourtant, nos instituteurs d'Algérie font plus encore.

Sur cette terre hospitalière où toutes les nationalités se côtoient et où les Français ne forment qu'une minorité, c'est l'école qui prépare et assure la suprématie durable de l'influence française sans laquelle nos efforts se dépenseraient en pure perte ; c'est à l'école que les jeunes enfants d'origine étrangère apprennent à connaître, à aimer leur patrie d'adoption ; c'est à l'école que s'éteignent les rancunes des vaincus d'hier ; c'est l'école enfin qui constitue le facteur le plus puissant de l'assimilation.

Le corps enseignant algérien tout entier est en quelque sorte le lien étroit qui rattache l'Algérie à la mère-patrie et par lequel le souffle puissant de la vieille France vient animer cette France nouvelle.

La municipalité et le Conseil municipal sont bien pénétrés de l'intérêt qui s'attache au développement de l'instruction primaire, et, cependant, je suis contraint d'avouer en toute franchise qu'il nous reste beaucoup à réaliser dans cette voie, non seulement pour faire face aux nécessités du

présent et de l'avenir, mais surtout pour réparer les erreurs d'un passé encore récent et dont nous voudrions effacer jusqu'au souvenir.

Nous avons néanmoins confiance en l'avenir, assurés que nous sommes de l'encouragement des pouvoirs publics ; et qu'il me soit permis d'adresser ici l'expression de notre respectueuse reconnaissance à M. le Gouverneur Général, qui témoigne à la cause de l'enseignement une bienveillance toujours en éveil et dont le précieux concours ne nous a jamais fait défaut.

Pourtant malgré l'insuffisance et l'imperfection de nos locaux scolaires, vous emporterez, Monsieur le Ministre, la certitude que l'enseignement primaire est très prospère en Algérie et même dans notre ville d'Alger : nous le devons surtout à un admirable personnel de maîtres dont le dévouement l'emporte sur toutes les difficultés. Tous ont conscience de la haute mission qui leur est confiée ; ils l'accomplissent modestement et patiemment, et ils édifient en cette terre d'Afrique une œuvre plus durable que celle des conquérants, car ils y font aimer la France et la République.

M. le Ministre remercie M. Rouyer du beau discours qu'il vient de lui adresser :

Mon voyage n'aurait pas été complet, dit-il, si je n'avais pas eu l'occasion d'entrer en contact avec le personnel de l'enseignement primaire dont je connais le zèle et le patriotique dévouement.

En Algérie, plus qu'ailleurs, les instituteurs ont accompli une mission du plus haut intérêt ; ils font pénétrer partout la langue et la pensée française et rapprochent les éléments d'origines diverses qui peuplent la colonie. Aussi sont-ils dignes de toute la sollicitude des pouvoirs publics.

Depuis plusieurs années, le Parlement se préoccupe d'améliorer les traitements du personnel enseignant. L'Algérie ayant depuis l'année 1901 son budget spécial, les instituteurs pouvaient se demander non sans inquiétude si les améliorations réalisées en faveur de leurs collègues métropolitains leur profiteraient également.

Depuis son retour à Alger, M. Jonnart a eu à cœur de prouver toute sa gratitude et toute sa bienveillance au personnel de l'enseignement primaire ; et, bien que devant faire face en même temps à des besoins multiples, à des réformes nombreuses, il s'est appliqué à assurer aux instituteurs algériens le bénéfice des mesures prises en faveur des instituteurs de France.

D'abord, il a décidé la création de 379 classes nouvelles et fait voter à cet effet par les Délégations un crédit qui dépasse quatre millions. Puis dans les trois budgets qu'il a établis, les crédits afférents au personnel de l'enseignement primaire ont été augmentés au total de 750,000 francs. Il est vrai que la majeure partie de ces crédits a été affectée à des créations d'emplois ; cependant, près de 250,000 francs ont été votés en vue d'améliorer la situation des instituteurs. Le système du pourcentage a été supprimé ; les dispositions de la loi de 1903, relatives au mode

d'avancement des instituteurs ont été appliquées ici. Enfin, la loi Simyan relative à l'élévation des traitements va être rendue applicable à l'Algérie. Avant même qu'elle fût votée, le Gouverneur Général a soumis la question aux Délégations.

Il s'ensuivra une charge annuelle supplémentaire de 622,000 francs pour le budget algérien. Le budget de 1905 ayant été voté définitivement en mars 1904 par les Délégations, le point de départ de la réforme ne peut être que le 1^{er} janvier 1906. Mais si le point de départ — en ce qui concerne l'application de la loi Simyan — n'est pas le même en Algérie qu'en France, le Gouverneur Général a bien voulu me dire qu'il avait le ferme espoir que le point d'arrivée serait le même.

En France, en effet, la réforme sera réalisée en l'espace de quatre ans. M. Jonnart ne négligera rien pour qu'elle soit réalisée dans la colonie en trois ans, et c'est un nouvel et éclatant témoignage de sympathie qu'il donne aux instituteurs, dont il dit volontiers qu'ils sont ses meilleurs collaborateurs dans l'accomplissement de la grande œuvre, de l'œuvre éminemment française qu'il poursuit avec tant d'autorité.

Enfin, M. le Ministre remercie la ville d'Alger de son gracieux accueil et des généreux sacrifices qu'elle consent pour développer l'enseignement et favoriser l'essor du progrès.

Quelques heures après M. le Ministre, accompagné jusqu'au quai d'embarquement par les hauts fonctionnaires algériens, repartait pour la France.

Nous avons tenu à reproduire autant que possible *in extenso* les discours prononcés pendant la période des Congrès ; dans les pages suivantes nous allons essayer, avec l'aide de collaborateurs éminents, de donner un tableau précis de leur activité scientifique. On verra que le Congrès des Orientalistes qui, dans le débordement de la littérature officielle, n'occupe qu'une place restreinte, a été cependant des plus féconds. C'est à la libéralité de la Commission d'organisation de ce Congrès que nous devons d'avoir pu éditer ce fascicule exceptionnel et nous lui en exprimons ici tous nos remerciements.